

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : PLateau 8511*

Administrateur PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction LUCIEN PARIZEAU

On est prié d'envoyer toute correspondance à la
case 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant
sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Adminis-
tration) auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud Autres pays	\$6.50	\$3.50	\$1.85
	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Première année—No 56

Le numéro: 5 sous

Montréal, mercredi 16 mai 1934

En France

Un nommé Bony, inspecteur de la
Sûreté générale de France, quotidiennement
accusé par Léon Daudet d'avoir
machiné la plupart des assassinats politi-
ques commis en ce pays depuis une
trentaine d'années, avait remis à la jus-
tice les souches de douze cents chèques
tirés par l'escroc Stavisky et où figuraient
les noms de personnages politiques et
d'avocats parlementaires. Ces pièces
étaient censées avoir disparu à la suite
du « suicide » de l'escroc — qualifié de
meurtre de police par beaucoup de jour-
naux français — et avoir été remises à
Bony dans l'intérêt de la justice.

Quelques jours après ce « suicide »,
un magistrat du nom de Prince, connu
comme détenteur de documents compro-
mettants pour certains hommes publics,
était tué près de la gare de Dijon, en
Bourgogne, au cours d'un voyage relatif
à l'affaire Stavisky.

Bony, chargé de rechercher les meur-
triers de Prince, arrêtait plusieurs jours
plus tard, dans le monde interlope de
Marseille, trois gangsters notoires, les
nommés Venture, Carbone et Spirito,
hommes de main de politiciens socialistes
et radicaux-socialistes.

Aménés à Dijon pour y être confron-
tés avec des individus de Rouen qui
disaient avoir reçu d'eux des révélations
touchant le meurtre de Prince, ils comparu-
rent devant le magistrat Rabut, chargé
d'instruire l'affaire. Il apparut tout de
suite qu'il n'y avait contre eux aucune
preuve sérieuse, et que, s'il n'avait pas
agi à la légère, Bony s'était attiré volon-
tairement sur une fausse piste, pour don-
ner aux coupables le temps de s'évader
ou de se couvrir. Voici d'ailleurs com-
ment un hebdomadaire parisien, GRIN-
COIRE, décrit la scène de la confrontation:

La magistrature n'avait jamais été accom-
modée de la sorte. On vit ce spectacle sans
précédent: les témoins de la piste de Rouen
sur lesquels on comptait pour confondre Ven-
ture, Carbone et Spirito, se joindirent finalement
aux inculpés pour ridiculiser le juge (...).
Vers la fin de l'après-midi, le cabinet du
juge n'était plus qu'un dépôt à mégots. A
travers le halo de la tabagie, avocats, témoins,
policiers, inculpés, au total une douzaine de
personnes, dont plusieurs assises sur la table
même du magistrat, ne semblaient plus que
des fantômes gouvailleurs.

Le juge, qui est sourd, avait — surcroît
de disgrâce — peine à les reconnaître, et leur
lançait de temps à autre: « Vous êtes tou-
jours là, Carbone? Je ne vous vois plus,
Spirito! Où êtes-vous, Lussats? » (1).

L'un des inculpés s'était institué l'intro-
ducteur des témoins et leur disait, en les ac-
cueillant d'un sourire: « Ne craignez pas
d'élever la voix! Le juge est dur de la feuille!
Il avait même confectionné une sorte de
porte-voix avec l'abat-jour d'une vieille
lampe, relique d'un temps où la magistrature
avait encore quelque autorité et ne se lais-
sait pas mener par un laïus pour compte de
la Sûreté générale.

Vers la fin de l'après-midi, on fit venir
de la bière, on trinqua joyeusement, on chanta,
(1) Autre nom de Venture.

londis que le juge, poursuivant sa confron-
tation chaotique, s'entendait — ou plutôt ne
s'entendait pas dire: — A la santé, ma
vieille!

On introduisit une demoiselle Parysis, de
son vrai nom Pariez.
— Ah! fit l'assemblée alléchée comme
au spectacle. — Qu'est-ce que vous nous
chanterez? dit Carbone.

Puis, désignant le juge. — Reconnaissez-
vous monsieur? — Oui! dit Mlle Parysis. —
Eh bien! L'assassin, c'est lui! — Il a avoué?
demanda Mlle Parysis, qui ne s'étonne plus
de rien depuis qu'elle s'est adonnée aux ro-
mans policiers. — Oui! oui! dit le juge, qui
avait compris autre chose.

Dernier tableau:
A la demande du juge, un témoin examine
Lussats.

— Je reconnais son nez, mais pas sa
bouche. Je reconnais ses mains, mais pas ses
yeux.

— Voulez-vous voir mes pieds? dit Lus-
sats, qui fait mine de se déchausser.

Ce sont de pareilles scènes qui font
dire à un journal radical-socialiste de
Paris, le QUOTIDIEN:

«...En près de trois mois, nous n'avons
assisté qu'à des simulacres de justice, à des
mises en scène dignes des « surproductions »
de Guignol; à des promesses grandiloquentes
des faits, le lendemain, rendaient ridicules,
à des beuveries dans les couloirs d'un Palais
de Justice.

« Rien, absolument rien, dans les actes
du gouvernement, ne prouve la moindre vo-
lonté d'aboutir.

« Or, les gens qui sont les partisans les
plus sincères du cabinet Doumergue sont uni-
mement d'avis de penser que, s'il ne trouve pas
la fameuse « maffia » mise à la mode par M.
Sarraut, ce gouvernement n'aura plus qu'à
s'en aller. »

Et l'opinion du QUOTIDIEN est aussi
celle qui se manifeste discrètement dans
les journaux belges et suisses les plus
sympathiques à la France. L'opinion de
Daudet, que la découverte des carnets de
chèques par Bony aurait été une comédie
montée à seule fin d'introduire dans les
affaires Stavisky et Prince ce policier
suspect, semble être aujourd'hui accep-
tée de tous.

Nous disions dernièrement, à propos
des procès de crimes passionnels, que
le sentimentalisme ordinaire des jurys et
la saine galanterie de la plupart des pré-
sidents d'assises faisaient une mauvaise
réputation à la France. Ce n'est pas le
spectacle donné depuis trois mois par les
commissions d'enquête parlementaires,
par les tribunaux, par la police judi-
ciaire, qui réhabiliterait à nos yeux attris-
tées le fonctionnement de la justice fran-
çaise. Il devient chaque jour plus évi-
dent qu'un peuple qui n'est pas fait pour
le parlementarisme et que son honnêteté
même dispose à la confiance doit être
plus que tout autre la victime des profi-
teurs du parlementarisme. Et les profi-
teurs du parlementarisme ne sont-ils pas
intéressés tout d'abord à la corruption du
personnel judiciaire?

Olivar ASSELIN

Un hommage au Pape et à l'Eglise

Les tertiaires franciscains, sous la pré-
sidence de Mgr André Cassulo, prenaient
part, dimanche dernier, à une journée pa-
pale, la première organisée par eux à Mont-
réal. Le délégué apostolique a célébré la
messe dans la chapelle du couvent Saint-
Joseph, rue Dorchester. Dans l'après-midi,
près de 3.000 tertiaires se sont réunis dans
la salle du Plateau, pour entendre Mgr
Anastase Forget, directeur des œuvres so-
ciales du diocèse de Montréal, le P. Sta-
nislav, franciscain, et quelques tertiaires.

A la messe du matin, le P. Ambroise
Leblanc, custode de la province francis-
caine, fit le sermon sur l'Eglise en-
seignante. Il rappela l'histoire de la Révé-
lation, en démontra l'authenticité et l'affir-
ma la source divine. A la fin de la messe, Mgr
Cassulo fit une courte allocution. Il affir-
ma sa joie d'assister à cette journée papale,
qui contribuait, dit-il, à la réalisation des
directives sociales venues de Rome ». On
remarquait dans le chœur et dans la nef
les PP. Gauthier, c.s.v., Perras, O.P., Bou-
lay, S.S.S.; MM. les abbés Olivier Maur-
rault, S. Girard et Bertrand; MM. Marier,
président du conseil supérieur du T.O., et
Samson, etc.

se manifeste dans ce combat, ajouta-t-il.
Mgr Forget, l'orateur suivant, incita les
tertiaires à se pénétrer de l'esprit de l'Evan-
gile. C'est là que s'apprend le détache-
ment des richesses, ce qui, d'ailleurs, ne
dispense pas de l'économie prudente, mais
qui inspire au patron la loyauté, et à l'ou-
vrier l'honnêteté. Mgr Forget conclut en
montrant le tertiaire, apôtre social qui im-
pose l'Evangile à la société par l'exemple
de sa vie chrétienne.

Le P. Stanislas, commissaire général du
Tiers-Ordre, fit ensuite le rapport du travail
de la société durant l'année écoulée. Il
ajouta quelques mots sur le rôle du Tiers-
Ordre et sur ses moyens d'action. Mlle
Marie-Claire Daveluy reprit à son tour l'é-
numération des œuvres dues à l'initiative
des sœurs tertiaires. La liste en est longue,
et tout à l'honneur des femmes dévouées
qui perpétuent chez nous une tradition de
générosité et de renoncement. Citons parmi
les principales: la société Sainte-Elisa-
beth, l'Aide à la femme, la Ligue catholique
féminine, etc.

La prochaine villégiature du Pape

On achève les travaux à Castel-Gan-
dolfo pour y recevoir le Saint-Père, appelé
d'ici peu à reprendre la tradition de la vil-
légiature papale sur le lac d'Albano. Une
salle vient d'être construite et aménagée,
afin que le Pape, qui est presque végéta-
rien, soit approvisionné de légumes frais
avant la pleine saison.

RÉARMEMENT NAVAL



— Dis donc, si je lui vendais un bateau à celui-là aussi... Il a
l'air malheureux comme un orphelin.

— Tu n'as pas de veine, mon vieux: c'est justement un petit
qui n'a pas de mer...

CECI, CELA ET AUTRE CHOSE

Le docteur Harwood.

Descendant d'Ecosais et de Canadien-
Français, il avait, comme la plus grande
partie de sa famille, opté pour le français.
Et il avait gardé de ses ascendances fran-
çaises un air de noblesse, une dignité de
manières, qui faisaient de lui un des der-
niers gentlemen, et un des plus racés, de
notre petit monde. Il avait voué une large
part de son activité à la Faculté de Méde-
cine de l'Université de Montréal, à l'Hôpi-
tal Notre-Dame, et le personnel de ces in-
stitutions avait pour lui un véritable culte.
Il se rendait compte des lacunes de l'ensei-
gnement scientifique de la Faculté de Méde-
cine, et il souffrait des embarras pécu-
niaires qui menaçaient de les prolonger;
en fait, il n'est pas sûr que les difficultés
matérielles de l'Université n'aient pas abrégé
ses jours. C'était un homme de belle cul-
ture, de haute compétence professionnelle,
mais surtout un noble caractère. Nous of-
frons respectueusement nos condoléances à
sa famille et aux institutions auxquelles son
nom était attaché. — Ol. A.

L'agitation dans la Sarre.

Le président de la commission interna-
tionale qui gouverne le territoire de la Sarre
est un Anglais, M. Geoffrey Knox, que l'on
ne saurait soupçonner de nourrir de l'anti-
pathie contre l'Allemagne. Tout au con-
traire, ses amitiés germaniques sont pro-
noncées et ont même indisposé certains mi-
lieux peu favorables à Berlin. Cependant,
M. Knox se trouve obligé de signaler une
fois encore l'activité louche des autorités
sarroises en faveur de l'Allemagne, en vue
du prochain plébiscite, qui fixera le sort
du pays.

Les fonctionnaires font visiblement pres-
sion sur la population pour l'amener à
voter en faveur d'un retour à l'empire et
l'activité de la police dépasse même toute
mesure, malgré les dénégations de la presse
de Berlin. Le territoire, qui aurait tout à
perdre à être rattaché à l'Allemagne, et au
contraire tout à gagner de se fonder avec
la France ou encore de conserver son au-
tonomie, est nettement en faveur de cette
dernière solution et les irrédentistes ne for-
ment qu'une petite minorité. Malheureuse-
ment, l'administration est restée comme
toute administration allemande, nettement
pangermanique, et en pays germanique le
fonctionnaire et surtout la police sont une
puissance avec laquelle il faut compter.

Les fonctionnaires entretiennent donc
une agitation factice, renforcée encore par
la propagande d'outre-Rhin. Pour tout ob-
servateur impartial, cela démontre que la
Sarre ne tient pas outre mesure à rentrer
dans le giron de l'Allemagne. Cependant, on
peut être sûr que lors du plébiscite il y aura
un grand nombre de voix en faveur du
Reich.

Cela démontre la valeur d'un bulletin
de vote. — A. R. B.

Procédé devenu classique.

On sait qu'au commencement d'avril
les fonctionnaires français firent une courte
grève pour protester contre une réduction
de salaires, et que dans certaines adminis-
trations cette manifestation prit une tour-
nure nettement révolutionnaire. Figaro écrit
à ce sujet:

« Sait-on que le 7 avril dernier, entre
autres scènes regrettables auxquelles nous
fîrent assister quelques fonctionnaires d'ex-
trême-gauche, le micro de la rue de Gre-
nelle tomba entre les mains de trois com-
missaires » communistes, ainsi d'ailleurs que
le micro du poste colonial, dont l'émission
rayonne jusqu'à nos plus lointaines pos-
sessions d'outre-mer? »

« Nos « soviets » prétendirent « cor-
-

trôler » alors la diffusion des communi-
cations gouvernementales, et même s'apprê-
tèrent à faire entendre leurs propres dis-
cours, ce qui ne fut évité que d'extrême
justesse, les directeurs et ingénieurs des
deux stations ayant coupé le courant.

Après de tels incidents, certains juge-
ront-ils encore excessive la mesure de ré-
vocation qui a frappé depuis lors les
« équipes » coupables?... »

Depuis la Révolution russe, la manœu-
vre classique des révolutionnaires est de
s'emparer des moyens de communication et
de transport. La tactique des grévistes de
l'administration française, si elle avait réussi,
pouvait avoir les conséquences les plus
graves. Quand une révolution se produira
aux Etats-Unis, — ce qui n'est peut-être
pas aussi éloigné que le croient nos acé-
pales — c'est ainsi qu'elle procédera. Un
millier de Dillingers tourneraient sans des-
sous la maison de nos voisins, et la nôtre
s'en ressentirait un peu. — Ol. A.

La révision des dettes municipales aux Etats-Unis.

Le Sénat américain a voté il y a quel-
ques jours, après l'avoir amendé, le pro-
jet, déjà voté par la Chambre, qui permet
à plus de deux mille municipalités ou autres
circonscriptions fiscales en état de ban-
queroute de demander aux tribunaux une ré-
vision de leurs dettes si les porteurs de
51% de leurs obligations, représentant
75% de leur dette, y consentent.

Le projet de la Chambre n'exigeait le
consentement que des porteurs de 30%
de la dette.

Le montant des dettes municipales des
Etats-Unis est évalué de 16 à 19 milliards
de dollars.

Remarquons-le bien: il s'agit ici d'une
réduction, non pas de l'intérêt, mais du
capital.

A l'heure actuelle, l'Allemagne est en
défaut dans le paiement de ses dettes com-
merciales, dont les Etats-Unis détiennent
pour une douzaine de milliards de marks.
Et les Américains dénoncent hautement
cette « spoliation ».

Au fond, la réputation des dettes ne
fait-elle pas partie de la politique socialiste
qui consiste à confisquer la richesse et qui
est l'aboutissement fatal de la politique
rooseveltienne? — Ol. A.

L'enseignement de l'Ecole des Hautes
Etudes Commerciales, 535 avenue Viger, pré-
pare au commerce, à la publicité, au journa-
lisme. Complétera avantageusement les con-
naissances professionnelles de l'avocat et du
notaire. Cours du jour, du soir et par corres-
pondance. — Tél.: HA 6209. (r-a)

Fonck et Constantin-Weyer...

La défaite d'un radical-socialiste tourné
au communisme, Bergery, dans une élection
complémentaire à la Chambre française,
ayant donné lieu à des discussions de presse
sur les services de guerre de ce candidat, un
journal nationaliste demande:

« Les services de guerre de Bergery au-
raient-ils égalé ceux d'un Bégérie, d'un
Constantin-Weyer ou d'un Fonck, il faudrait
constater qu'il a dépensé depuis lors pour des-
servir notre patrie des flots d'encre et de salive
venimeuse... »

On ne savait pas que Constantin-Weyer
se fût égalé à Fonck dans la guerre.

Il est vrai que ces événements remontent
déjà à vingt années, et que Constantin-Weyer
est non seulement un remarquable écrivain
mais aussi, comme on l'a vu par le récit de
sa vie américaine, un grand romancier.

Ol. A.

Évolution politique

Depuis le non possumus que la France
a opposé aux propositions italiennes, anglai-
ses et allemandes, la diplomatie d'après-
guerre semble être entrée dans une nouvelle
phase, inquiétante peut-être, mais certaine-
ment moins oblique que la précédente. Il n'y
a probablement plus un seul homme d'Etat
qui croie encore à la possibilité du désarmement,
tel qu'il avait été conçu dans les
milieux pacifistes qui depuis 15 ans pren-
nent leur mot d'ordre à Berlin. Il reste
bien quelques politiciens bébés et bêtes,
mais leur influence s'affaiblit. La pacto-
manie est nettement en baisse et les chan-
celleries ne sont pas prêtes d'oublier les résultats
désastreux du fameux Pacte à quatre, qui
n'a d'ailleurs jamais fonctionné, sauf pour
rompre le front des alliances en vigueur au-
paravant, et pour le plus grand avantage de
l'Allemagne et de la Russie.

La diplomatie s'est donc engagée dans
une nouvelle voie: celle des alliances di-
rectes, par marchandages, comme c'est tou-
jours le cas. Les politiques nationales en re-
viennent à la notion du réarmement, en ma-
tière de sécurité, car c'est encore le meil-
leur moyen de maintenir la paix. On peut
être certain, par exemple, que la Russie au-
rait procédé depuis longtemps à l'annexion
de la Mandchourie, si le Japon n'avait pas
eu une puissante flotte et une armée redou-
table. De leur côté, les Etats-Unis se seraient
certainement taillé une principauté en Chine,
après avoir fomenté quelques troubles ad hoc.

Sans une forte armée française, le Reich
aurait depuis longtemps remis la main sur
l'Alsace et la Lorraine; il aurait annexé
l'Autriche en cinq sec et, sans contrepois
polonais, aurait reconquis les territoires de
l'Est.

Le réarmement ou, tout au moins, de
forts armements, voilà une garantie de paix,
n'en déplaise aux gens d'extrême-gauche. On
regarde à deux fois avant de s'attaquer
à un pays puissamment armé. En même

temps, les intrigues perdent de leur impor-
tance, ce qui explique le silence subit de la
presse italienne, qui marche toujours sur un
mot d'ordre, à la suite de l'échec de la mis-
sion Suvich à Londres. L'Angleterre entend
rester maîtresse de la Méditerranée et ne
tolérera pas de flotte italienne trop puis-
sante. D'autre part, elle n'a pas l'air de
vouloir consentir à un prêt italien en faveur
de l'Autriche et de la Hongrie. Enfin, l'An-
gleterre semble incliner de plus en plus vers
une entente avec Paris, sans toutefois s'en-
gager à fond. Le rôle de l'Italie comme mé-
diatrice est donc singulièrement diminué.
Comme le cabinet de Rome ne manque pas
de finesse, ni du sens des réalités, il a retiré
sa carte du jeu et attend les événements. Le
Duce a bien fait quelques déclarations
théâtrales au sujet de l'avenir de l'Italie en
Asie et en Afrique, mais il ne faut pas les
prendre trop au sérieux. La menace italienne
est moins actuelle que ne l'est la menace
allemande, et moins redoutable. D'ailleurs,
il y a des chances d'accord avec la France,
ce qui permettra une détente diplomatique
et politique entre les deux nations latines.

Mussolini n'a pas caché ses intentions
de prendre part à la course aux armements.
Dans une interview qu'il a accordée à He-
ctor Bywater, le publiciste bien connu, il a
même insisté sur la nécessité pour l'Italie
d'avoir une flotte puissante. Cette position
est beaucoup plus compréhensible et beau-
coup plus logique que la précédente, qui
consistait à faire par toute sorte d'intrigues
le jeu de l'Allemagne. Mais l'Allemagne est
devenue tellement forte qu'elle a inquiété à
juste titre l'Italie. Une forte armée fasciste
aiderait à contenir la Germanie en ébullition
et serait bien vue, même dans les milieux
qui n'ont pas encore oublié le rôle louche
joué par le gouvernement fasciste en Europe
depuis son arrivée au pouvoir.

André BOWMAN

LONDRES LA NOIRE

Face à face avec Sir Oswald Mosley - Le «Valentino» fasciste

(De notre envoyé spécial)

Quand après un an d'absence, l'étran-
ger arrive à Londres, revêt tout ce fameux
quartier de Westminster et de Piccadilly-
Circuit, parcourt les rues qui lui semblent
être de nouveau si familières, il est frappé
des changements, des échafaudages, des
maisons qu'on démolit, qu'on bâtit, en un
mot, il a l'impression qu'une partie du vieux
Londres s'en va.

Cependant, ce soir-là, les vrais Londo-
niens ne se soucient guère de ces consi-
dérations sentimentales, et à peine quelques
semaines après que les nouvelles élections
municipales ont donné à la capitale une
municipalité rouge, vont en masse au meeting
fasciste de Sir Oswald Mosley.

Le Führer anglais qui, il y a un an, ne
possédait qu'une minuscule troupe de quel-
ques centaines de fanatiques, a parlé ce
soir devant 10.000 personnes dans l'im-
mense salle d'Albert-Hall.

Cette popularité agrandie, il la doit en
grande partie et sans conteste à l'appui
d'un des plus grands journaux de Londres,
devenu subitement fasciste, et dont le pro-
priétaire, après avoir combattu pour la
cause révisionniste de Hongrie et les reven-
dications de l'Allemagne, met maintenant
toute son organisation gigantesque au ser-
vice de Sir Oswald Mosley.

Ce geste semble être moins désintéressé
quand on voit les immenses affiches rouges
qui tapissent la salle, annonçant que le jour-
nal en question publiera demain « in ex-
tensio » un compte-rendu spécial du meeting
de ce soir.

L'orgue est couvert d'une gigantesque
Fascio en argent que plusieurs projecteurs
rendent à la fois brillante et majestueuse.
Pour donner un effet encore plus théâtral
à la manifestation, un excellent orchestre
joue des marches entraînantes, que la foule
salue chaque fois par des applaudissements
répétés.

Le Valentino fasciste

Je suis à peine à deux mètres de lui, et
je peux l'observer mieux que si nous étions
assis face à face dans un bureau ou dans
un salon.

A propos de salon... si Mussolini et Hitler
sont des orateurs pour la grande masse, aux
effets faciles et souvent démagogues, Mosley
est plutôt le tribun des élites. Si un agita-
teur doit être en même temps un excellent
acteur, le Führer anglais l'est, mais d'une
façon toute particulière. Un journal anglais
l'appelait dernièrement le Valentino fasciste,
et en effet, Sir Mosley ne semble pas dédaig-
ner cette grande force qui a porté, entre
autres, Hitler au pouvoir et qui est de plaisir
aux femmes. Il porte une impeccable che-
mise noire, sortie sans doute de chez un des
élégants chemisiers de Piccadilly. Quand il
parle, il tient ses deux mains tout comme
Hitler dans sa ceinture, mais ses gestes ne

rappellent ni ceux du bel Adolphe, ni ceux
de Mussolini.

Son discours est archi-plein de lieux
communs, et durant plus d'une heure je n'ai
pas entendu une seule phrase que je n'aie
déjà maintes fois lue dans ses brochures
ou sur ses affiches. Des phrases banales
sur le chômage, la crise mondiale, sur l'éco-
nomie dirigée et sur l'Etat corporatif.

Mais sa voix est agréable, ses remarques
spirituelles, il connaît la politique anglaise,
la faiblesse de ses chefs, et ses jugements
soulèvent souvent des applaudissements qui
durent plusieurs minutes.

Pendant tout le meeting, les photographes
ont travaillé sans arrêt, et le lendemain au-
cun journal n'oublia de publier en bonne
place une ou plusieurs photos sur la soirée
de Albert-Hall.

Dans la rue, le succès est encore moins
affirmatif. J'ai vu plusieurs défilés fascis-
tes toujours accompagnés d'un orchestre
militaire, mais le public, la bonne foule lon-
donnienne ne se contentait pas de le con-
templer ironiquement, elle est même allée
jusqu'à manifester par des sifflements et
des cris hostiles.

Est-ce l'homme de demain? me suis-je
demandé, et se demandent encore des mil-
liers et des milliers d'étrangers incapables
de porter un jugement clair d'après ce
qu'ils ont vu à Londres en quelques jours.

Après le maçon Mussolini et le peintre
en bâtiments Hitler, serait-ce un aristocrate
qui implanterait le fascisme en Angleterre?
En principe cela ne serait pas impossible,
mais ceux qui connaissent la situation ac-
tuelle du Royaume-Uni, son attachement
profond au parlementarisme, qui est né
dans son sein, doutent fort que malgré l'ap-
pui important d'un grand trust de journaux
Sir Oswald Mosley puisse jouer un jour un
rôle important dans l'histoire de l'Empire
Britannique.

Didier de SAULNIER

(Reproduction même partielle interdite.
Tous droits réservés par l'A.L.L.)

Savez-vous que les empaquetages de la
cigarette DUCHESSE sont imprimés dans
les deux langues? Initiative louable de
L. O. GROTHE, maison canadienne et in-
dépendante. Supérieure par sa qualité, la
cigarette DUCHESSE satisfait les goûts les
plus délicats; un essai vous convaincra.

(r-c)

Abonnez-vous aujourd'hui; fai-
tes la propagande d'un journal
propre, à une époque où la
malhonnêteté se porte comme
un gant.

LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

L'Allemagne et la Baltique

Le Reich vient de répondre par un refus à la demande des Soviets de garantir l'indépendance des Etats baltes. Il n'y a là rien de surprenant. L'Allemagne s'est toujours efforcée de s'assurer la domination de la Baltique, le *dominium maris Baltici*, que se disputèrent, au cours de l'histoire, les Scandinaves, la Russie et le Reich lui-même.

Dans la période qui précéda la guerre, l'Allemagne était parvenue à s'assurer la maîtrise de la Baltique. Elle la conserva pendant les hostilités. Afin d'y maintenir sa puissance, elle s'efforça, en 1918, de créer, sur la rive orientale de cette mer, des Etats qui eussent été placés sous sa tutelle. La victoire des alliés en décida autrement. Des Etats indépendants, détachés du corps de la Russie, naquirent: Lithuanie, Lettonie, Estonie, Finlande.

Avant même d'être constitués, les Etats baltes eurent à subir les assauts de l'Allemagne et de la Russie. Les tentatives des deux pays échouèrent. Ils ne remportèrent que des succès partiels, notamment en Lithuanie. La Pologne veillait. C'est qu'elle était menacée, aussi bien par la poussée de l'ouest que par celle de l'est. Elle avait intérêt à assurer l'indépendance des nouveaux Etats baltes. Pendant longtemps, elle s'efforça de les unir plus étroitement. Elle n'y parvint pas.

Aujourd'hui, la Russie des Soviets a évolué. Sentant le danger qui menace en Extrême-Orient, elle a voulu assurer ses frontières occidentales. Elle a conclu avec ses voisins une série de pactes de non-agression. Et elle aurait voulu que l'Allemagne renonçât à toutes ses visées sur les Etats baltes.

Par son refus, Hitler vient de dévoiler son jeu. Il avait cru, un moment, que la ligne de moindre résistance était au sud, du côté de l'Autriche. Afin d'avoir les mains libres, il avait signé avec la Pologne une déclaration de non-recours à la force. Mais il s'est vite aperçu qu'il pourrait agir du côté de la Baltique dans le cas de complications internationales. Le jeu est dangereux, car les diverses puissances sont tenues de veiller à l'indépendance des Etats nés de la guerre. Et, de son côté, la Pologne serait gravement menacée par une nouvelle poussée germanique vers l'Est.

Après que la Prusse ducal se fut unie par héritage au Brandebourg, celui-ci n'eut de cesse que le « couloir » — semblable à celui d'aujourd'hui — qui séparait ses terres eût disparu. Frédéric II s'en chargea en 1772. Ce fut le premier partage. Deux autres suivirent, et la Pologne fut rayée de la carte de l'Europe. Si l'Allemagne venait à étendre son influence sur la rive orientale de la Baltique, la Pologne serait tout aussi menacée qu'elle le fut jadis.

James DONNADIEU
(Figaro du 25 avril)

Le merveilleux conte de fées de Lily Pons

Lily Pons... c'est presque un conte de fées, un conte de fées-1934, apte à faire rêver les petites filles qui se découvraient un fillet de voix...

Lily Pons... c'est aussi un exemple flagrant de l'aveuglement artistique que de nos sélectionneurs officiels, puisque pour une fois que nous tenions en France l'oiseau rare, nous avons laissé aux voisins le soin non seulement de l'emmener, mais de le dénicher...

REVUE DE LA PRESSE

L'immigration

Elle compte et comptera toujours de nombreux et fervents apôtres au Canada. O. H. écrit au Devoir :

Nous avons toujours annoncé, — et la chose était si claire qu'il n'y avait à cela qu'un très médiocre mérite — que nous verrions, en dépit de l'effroyable chômage, reprendre la campagne en faveur de l'immigration. Pour certaines gens, l'immigration est la seule forme de salut... économique. D'autres sont pressés par des intérêts divers de mener vigoureusement cette campagne. Les uns entendent se débarrasser de terrains devenus lourds à porter. Les autres veulent du trafic. Certains, peut-être, voient dans la reprise de l'immigration le moyen de noyer l'influence catholique, l'influence française aussi.

Que les Juifs soient particulièrement pressés à demander qu'on abaisse les barrières qui se dressent devant les immigrants, cela s'entend parfaitement. Ils ont actuellement à placer des immigrants d'Allemagne qui sont plus ou moins mal venus dans maints pays. Ils redoutent qu'un mouvement antisémite, déjà puissant, n'acquiesce en d'autres pays européens une grande violence.

Du point de vue canadien — et nous sommes obligés d'envisager ces questions du point de vue canadien — il est bien difficile de voir comment on pourrait — avec les centaines de milliers de sans-travail qui vivent actuellement aux dépens du pays, des provinces et des villes, avec les milliers et les milliers de jeunes gens qui ne savent où se placer — justifier l'abaissement des barrières contre l'immigration. Un sans-travail né au pays souffre autant qu'un Juif chassé d'Allemagne et qui ne trouve pas à s'employer; son cas est aussi pitoyable.

La crise n'a pas complètement interrompu le courant d'immigration au Canada. On peut être assuré qu'il reprendra de plus belle aux premiers signes de l'amélioration des affaires : il y a trop d'intérêts qui convergent vers cette fin. Les intérêts politiques des fanatiques de l'impérialisme, de l'antipapisme et de la francophobie s'accroissent.

Toute menue, dans un ensemble de la teinte de ses cheveux qui sont châtains, Lily Pons ne passera pas inaperçue. On se la montre. Elle a la gloire, et n'aura pas attendu la soixantaine pour s'octroyer un titre que nos vedettes à plume ont vainement tenté de décrocher. Lily Pons est internationale. Elle est aussi américaine; elle est aussi italienne...

Elle est aussi française, puisqu'elle est née à Cannes...

C'est à Cannes que Lily Pons se découvrit un jour une voix. Il y a de cela cinq ans. Quand on possède voix et loisirs, on chante pour s'amuser. Lily Pons s'amusa à chanter. En chantant, la voix s'étendit. Un maestro qui passait, le maestro Alberti de Gerostiga, la trouva superbe et lui conseilla des leçons.

Un an après, Lily Pons chantait « Lakmé » à Mulhouse. On l'entendait aussi à Lyon, à Bordeaux, à Toulouse. On ne la vit jamais à Paris. Un impresario américain avait emmené l'oiseau et, après audition, lui faisait signer un contrat de cinq ans.

Aujourd'hui, Lily Pons saute d'un continent à l'autre. Les plus grandes salles se la disputent.

Après vingt-cinq représentations au « Metropolitan Opera » de New-York, après une tournée de concerts au Canada, en Californie et dans le centre; après avoir chanté — parce qu'elle est la seule à l'avoir pu — « Linda de Chamounix » (c'est évidemment très élevé), opéra de Donizetti qu'on n'avait pas entendu depuis 1890; après avoir brillé à la radio, Lily Pons revient.

Paris ne la verra qu'à peine (c'est bien fait). Tout juste deux récitals aux « Champs-Élysées ».

Viendront ensuite les débuts à l'« Albert-Hall » de Londres; puis le départ pour l'Argentine (douze représentations au « Théâtre-Colon » de Buenos-Aires), puis six concerts à Montevideo et à Rio-de-Janeiro.

Ceci fait, Lily Pons s'offrira trois bons mois de repos bien gagné dans le Midi; avant que de reprendre sur le « Champlain » le chemin de l'Amérique, en novembre.

Rappelons — suprême consécration — que notre cantatrice, qui aurait pu être nationale, fut, pendant deux saisons, à la « Scala » de Milan. Ce qui équivaut dans l'art lyrique au grand cordon dans l'ordre de la Légion d'honneur...

Enfin, suprême confirmation, mais américaine celle-là : Lily Pons possède sa ville à elle aux Etats-Unis : « Lily Pons Town », autrefois « Adam's Town ».

Dans cette ville, on cultivait les fleurs. On y cultivait maintenant l'art du beau.

Tandis que Paris s'adonne à la culture des navets.

Pierre MERLIN

(Havre-Eclair)

Le respect de la royauté en Angleterre

La ville de Ramsgate, en Angleterre, se proposait de mettre en répétition un « pageant », en sept épisodes, où la reine Victoria était représentée faisant son entrée en voiture, au cours de son règne, parmi la population de la célèbre station balnéaire. Défense a été faite aux organisateurs, par ordre du lord chambellan de représenter la reine dans cette manifestation artistique.

En présence de cette interdiction, on se demande s'il sera donné suite au projet formulé par l'artiste bien connu Louis N. Parker, tendant à célébrer le centenaire de la reine Victoria, qui aura lieu en 1937, centième anniversaire de son avènement au trône, par un « pageant » qui illustrerait les dates principales de son règne.

Pierre MERLIN

(Havre-Eclair)

Le Japon et la parité navale

En dépit de quelques discours apaisants, on est en droit de se demander si la détente signalée dans les relations nippon-américaines est mieux qu'une apparence.

Sans doute les Etats-Unis, absorbés par leurs graves difficultés intérieures, n'ont-ils aucune envie de se lancer dans des aventures. Sans doute peut-on supposer le Japon suffisamment occupé pour le moment à organiser la Mandchourie et à se prémunir contre le danger russe. Néanmoins les causes profondes de discorde subsistent et le problème de l'équilibre dans le Pacifique reste entier : on le sait à Tokio, on le sait à Washington, on le sait à Londres, on le sait aussi, espérons-le, à Paris.

Le gouvernement japonais laisse sa presse et son opinion publique s'élever violemment contre les dispositions de la conférence de Washington relatives à la proportion du tonnage des grandes unités entre les principales marines du monde, dispositions valables jusqu'en 1935. Il fait annoncer son intention de réclamer l'égalité avec l'Angleterre et les Etats-Unis. Question de nécessité, dit-il. Et aussi question de prestige. Le Japon, pour sa sécurité, pour la protection de ses intérêts, pour l'accomplissement de sa « mission » en Asie, doit augmenter sa flotte. D'ailleurs il n'entend, dans aucun domaine, être l'inférieur de personne. Si on ne lui accorde pas la parité navale, il la prendra, coûte que coûte.

Notre confrère la *Chicago Tribune* est d'avis que la sagesse commanderait aux Etats-Unis de ne pas s'opposer à cette prétention. Bien mieux : le journal américain estime que la politique la plus raisonnable serait de ne pas négocier un nouveau traité. Chaque nation agisse comme bon lui semble, selon ses propres conceptions et au mieux de ses besoins! Car « l'objet d'un

accord de cette nature est la paix et l'influence pacificatrice du dit accord peut être mise en doute ». Au temps où le Japon et les Etats-Unis n'étaient pas liés par des restrictions, il n'était guère question entre eux de froissements et d'irritations. Au lieu que « sous le présent régime le Japon a été vexé et provoqué ». Le résultat le plus clair du traité est précisément d'avoir exaspéré le sentiment qu'il voulait apaiser.

Le conseil de bon sens donné par la *Chicago Tribune* sera-t-il suivi? Nous l'ignorons. Ce qu'il faut constater, c'est qu'à l'égard du Japon, l'Amérique se trouve, en grande partie par sa faute, placée dans une situation fort délicate. Ne désirant pas, et pour cause, affronter un conflit, il lui faut gagner du temps, naviguer avec précaution et faire preuve de souplesse, sans cependant donner l'impression de faiblesse qui risquerait de précipiter l'explosion au lieu de l'éviter. La politique japonaise des Etats-Unis a été, en ces dernières années, souverainement maladroite. Elle a permis l'accumulation des nuages quand elle n'a pas contribué à leur formation. Elle a négligé en même temps de maintenir à l'home le ressort matériel et moral. Elle a eu affaire à un adversaire patient, secret, impénétrable, qui a su dévorer les affronts sans les oublier, et qu'elle a eu longtemps le tort de dédaigner, parfois même d'humilier. Le réveil d'aujourd'hui est désagréable. Devant le Japon sûr de sa force et qui poursuit un dessein implacable, l'Amérique, consciente de ce qui lui manque, se sent inquiète et déconcertée. Après toutes les bêtises de ses prédécesseurs, M. Roosevelt n'a plus une erreur à commettre. Et la manœuvre de retraite ne passe pas pour la plus commode à exécuter.

J. DELEBECQUE

(D'un journal français)

Femmes d'affaires

Pour ses débuts au théâtre, M. Paul Brach vient de tracer, dans le *Règne d'Adrienne*, un des portraits les plus complets qu'on ait vus de la femme d'affaires telle qu'elle se présente dans notre société. En choisissant pour son héroïne le royaume de la mode, c'est-à-dire en la mettant à la tête d'une maison de couture, il l'a située dans le milieu qui pouvait lui être le plus favorable et où elle pouvait le mieux développer ses qualités.

L'accès des femmes à ces situations de premier ordre que sont la direction d'une importante maison de commerce, celle d'une grande banque, d'un grand journal, voire d'un ministère dans les pays où elles jouissent des droits politiques les plus étendus, — est un des grands faits de notre ère dans le domaine des mœurs. Il soulève partout de délicats problèmes psychologiques que chaque nation résout selon son génie.

En France, avouons que jusqu'ici il a été assez rare et s'est limité surtout au milieu commercial. Néanmoins on a bien l'impression qu'il sera dans l'avenir beaucoup plus fréquent; il n'y a aucune raison pour que le champ d'activité de certaines femmes supérieures ne s'étende pas. Ce qui nous paraît encore extraordinaire aujourd'hui le sera bien moins dans un avenir proche. En tout cas, même si elles ne parviennent pas tout à fait à la tête de grandes entreprises, des femmes de plus en plus nombreuses se détacheront de la masse et graviront les échelons de la hiérarchie.

Ce n'est pas sans un extrême sentiment de méfiance que les écrivains les mieux disposés envers notre compagne l'ont vue s'éle-

ver si haut. Alfred Capus, dont on prend si rarement en défaut les remarques sociales, notait, à la veille de la guerre, que c'était une grosse imprudence du féminisme d'« engager la femme d'aujourd'hui dans les grandes affaires ». Elle est, disait-il, la souveraine de la vie moyenne. C'est là qu'elle règne par les dons de la nature et les règles de la civilisation. En dehors, elle trébuche. » Et il ajoutait que, en France tout au moins, son influence, l'activité de son rôle sont en raison inverse de la situation du ménage. Chez les paysans et chez les ouvriers, ce rôle est décliné; la maison vaut ce que vaut l'épouse. A mesure que le ménage monte dans la société, il devient moindre; la femme n'est plus qu'une associée dans la bourgeoisie moyenne, pour devenir une simple compagne dans les classes supérieures. « L'être féminin, en un mot, disait-il, perd en profondeur ce qu'il gagne en éclat ».

Si exacte — d'une façon générale — que puisse être cette observation, elle n'infirme nullement, selon nous, les aspirations féminines vers le premier rang. Le regard de Capus s'attachait sur une société où ne comptait guère que le travail masculin, sauf, précisément, dans les classes populaires qui voyaient le labeur du mari et de l'épouse. Comment aurait-on pu juger l'aptitude des bourgeoises aux grandes affaires, puisqu'elles en étaient alors systématiquement écartées? Il n'y avait guère que des boutiquières, dont la plupart menaient, du reste, fort bien leur commerce, avec un esprit d'ordre et une sagacité que beaucoup d'hommes auraient pu leur envier.

La vérité, c'est évidemment que la

puisse commencer à douter du désintéressement de certains défenseurs de l'Eglise et de l'ordre social. Il n'ajoute pas que F. Bourassa lui-même, tout en confirmant ce que nous avons déjà écrit, à l'Ordre, sur certains réformateurs socialistes qui se réclament des encyclopiques, s'est rallié au principe du projet No 51 après avoir proclamé que c'était la mesure la plus socialiste jamais présentée à notre Parlement. Lui, au moins, ne recule pas devant le mot.

C'est principalement des interprétations contradictoires auxquelles se prêtent le projet d'office fédéral, que M. Richer s'autorise pour réclamer du Gouvernement des précisions. Mais il semble que le Gouvernement ne soit guère disposé à préciser ses vues à ce sujet, d'abord parce qu'il ne sait apparemment pas trop lui-même où il va, ensuite parce que l'obscurité de ce texte est évidemment voulue : quand ce projet aura été rudement secoué par l'opinion, quand le Gouvernement, dont le règne touche à sa fin, saura d'où vient le vent, il précisera, non ses intentions, mais la portée du projet dans le sens de ses intérêts électoraux. Voilà ce qui me paraît ressortir le plus clairement de cette obscurité et des flots d'encre qu'elle fait actuellement couler. Quant à la portée véritable de ce projet, qu'il soit trop ou socialiste, le Gouvernement s'en f... autant que de l'intérêt du pays. Tout ce qu'il veut, c'est se maintenir au pouvoir en se donnant l'air de chercher à tirer le pays du marasme : quant à l'en tirer véritablement, il se sait totalement impuissant.

Le banquet des H.E.C.

Après les comptes rendus qu'elles en ont faits, la *Presse* et la *Patrie* reprennent pour leur compte les leçons et les conseils qu'ont prodigués samedi MM. Doré, Laureys, Duplessis et David.

Il faut « savoir concilier les deux » préoccupations, les préoccupations d'ordre intellectuel et d'ordre économique, dit la *Presse*, après le secrétaire de la Province.

L'hon. Athanasie David a rappelé que si nous devons continuer de viser aux succès

intellectuels, nous devons en même temps chercher à obtenir des succès dans le domaine économique. L'effort du prochain quart ou demi-siècle pour nous doit consister à découvrir les moyens de concilier ces deux idéaux. La chose est possible, mais pas toujours facile, contrairement à ce que nombre de gens s'imaginent. Beaucoup d'énergie est nécessaire.

L'Ecole des Hautes Etudes commerciales a trouvé la formule par laquelle on concilie ces deux idéaux. Avec raison, la *Presse* compte beaucoup sur les diplômés de cette école qui, à acquis, en moins de vingt-cinq ans, un niveau à la fois si élevé et si stable.

Les jeunes qui sortent chaque année de l'Ecole des Hautes Etudes paraissent doués de l'énergie nécessaire. Ils ont conscience que, en se préparant avec soin pendant leur stage académique à bien remplir la mission qui leur sera confiée, ils accomplissent leur part de l'engagement moral pris par nos compatriotes de ne rien négliger pour réussir dans le champ économique.

La *Presse* demande aux maisons d'affaires de bien accueillir les diplômés de l'Ecole des Hautes Etudes et s'élève contre celles qui hésitent à leur faire confiance.

Ils sont heureusement très rares, mais on en rencontre encore, les établissements manufacturiers ou commerciaux qui n'aiment guère prendre à leur emploi les jeunes gens sortis de nos écoles spéciales. Les propriétaires, directeurs, gérants ou contremaîtres de ces établissements redoutent-ils de voir trop paraître la différence entre leur propre préparation et celle des diplômés qui désirent se placer? Ou s'imaginent-ils que ces nouveaux venus ne songent qu'à tout bouleverser, sous prétexte que les anciennes méthodes sont devenues inefficaces? Peut-être les deux à la fois.

Elle recommande aux jeunes diplômés d'avoir du tact et de ne pas trop chercher à s'imposer, même s'ils ont des raisons de se croire supérieures à ceux qui seront leurs confrères : la véritable supériorité n'exclut pas la modestie, au contraire.

La *Patrie* rappelle les difficultés que l'Ecole a connues à ses débuts et les succès qui sont venus couronner quelques années d'efforts.

En vous assurant dans la *Sauvegarde*, vous protégez votre famille contre les éventualités de la vie, tout en suivant l'usage de Carlier : « Travaillons pour le maintien de nos institutions » 1932 est, rue Notre-Dame, à Montréal.

(Havre-Eclair)

XXX.

(Havre-Eclair)

Les armements de l'Allemagne

On sait qu'en présence de l'émotion causée par l'augmentation du budget militaire de l'Allemagne, le baron von Neurath a déclaré que cette augmentation avait simplement pour objet de préparer la transformation de la Reichswehr en armée de milice, conformément au plan McDonald.

Le *Journal des Nations* de Genève a montré la valeur de l'affirmation du baron von Neurath.

Tout d'abord, « l'augmentation principale porte sur la marine et l'aéronautique, qui n'ont rien à voir avec le plan MacDonald ».

Le ministère de l'Air allemand a été créé en 1933 ; « il compte aujourd'hui 435 fonctionnaires, alors que le ministère de la Reichswehr n'en compte que 369 ». Son budget est passé de 73 millions et demi de marks en 1933 à 191 millions et demi en 1934 : il a donc largement plus que doublé.

En ce qui concerne la Reichswehr, les crédits pour la solde ont augmenté de 45 millions de marks, et ceux pour la nourriture de 6 millions de marks. Les frais de logement sont passés de 25 à 35 millions de marks ; ceux d'armes, de munitions et de matériel, de 36 à 47 millions. En un mot, toutes les dépenses pour la Reichswehr se sont accrues de 33% environ.

Ces suppléments de crédits correspondent manifestement à des suppléments d'effectifs.

Restent les dépenses extraordinaires : elles atteignent 80 millions de marks au lieu de 27, et un document édité par le ministère des Finances nous apprend qu'il s'agit de « complément et renouvellement des stocks d'armes, munitions et ustensiles, amélioration du logement, etc. ».

« Il semble, dit en terminant le *Journal des Nations*, que ces chiffres se passent, pour le moment du moins, de commentaires. »

(D'un journal français)

Le cottage de Ruskin devient musée et maison de retraite

La maison dans laquelle John Ruskin vécut en Angleterre a été acquise par M. J. Howard Whitehouse, président de la Société Ruskin, dit le *Journal des Débats*. Les pièces dans lesquelles travailla le grand écrivain vont être transformées en musée et l'on y conservera les manuscrits et toutes les reliques familiales de Ruskin. Quant au reste de la maison, il deviendra un hôtel pour les membres de la Ruskin Society et une maison de retraite pour les écrivains et les artistes qui travaillent suivant les idées du maître. La maison est spacieuse; elle s'étend sur les bords du lac de Coniston, dans un paysage boisé. Le cottage fut bâti à la fin du dix-huitième siècle et l'on trouve encore de charmants ornements de cette époque dans les chambres. Il fut habité successivement par le poète Gerald Massey et par le graveur sur bois Linton. En 1871, la propriété fut offerte à Ruskin; il acheta la maison et le terrain pour la somme de quinze cents livres. Au début, Ruskin ne fit dans cette maison que de brefs séjours, puis, de 1889 jusqu'à sa mort, en 1900, il l'habita constamment.

En vous assurant dans la *Sauvegarde*, vous protégez votre famille contre les éventualités de la vie, tout en suivant l'usage de Carlier : « Travaillons pour le maintien de nos institutions » 1932 est, rue Notre-Dame, à Montréal.

(Havre-Eclair)

Le directeur actuel, M. Henry Laureys, rappelle samedi que ses débuts ont été laborieux. Et les difficultés des premières années provenaient moins de ce qu'il fallait organiser un enseignement nouveau que de ce qu'il s'agissait de créer une mentalité nouvelle chez les parents et les étudiants. Il est rassurant pour notre avenir économique d'entendre M. Laureys déclarer que ces difficultés ont été surmontées, que l'école supérieure du commerce est aujourd'hui appréciée à sa juste valeur et recherchée par un grand nombre de jeunes gens.

Elle continue en montrant les avantages carrières auxquelles prépare cette institution :

Il n'est de carrière plus large ouverte à notre jeunesse que celle du commerce. Et c'est, déclare M. Laureys, la carrière la plus utile en même temps que la plus rémunératrice.

Devant le diplômé des Hautes Etudes s'ouvre plus d'une carrière et il n'est pas exposé à l'encombrement, comme dans les professions libérales, car, après ces études, on peut être utile à plus d'un endroit et les cadres des carrières commerciales et industrielles ne connaissent pas les limites dans lesquelles étouffent les autres professions. On peut s'y tailler une place, sans prendre celle d'un autre, si l'on a la compétence, l'initiative et l'énergie qu'il faut.

Après avoir cité ce dernier conseil de M. Doré, la *Patrie* reprend celui de M. David, rappelé plus haut.

Pourquoi, la *Presse* et la *Patrie* ont-elles été les seuls journaux, avec l'Ordre, à commenter les bonnes idées exprimées à ce banquet sur cette excellente institution, la seule peut-être chez nous qui réponde parfaitement à son but? Serait-ce parce qu'il ne s'y est pas fait de politique?

Georges LANGLOIS

L'ORDRE est édité par les Editions de l'Ordre limitée (cette boutique désignée est inscrite par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimée par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

L'usure du langage

La loi même de l'évolution du langage est de fuir le mystère. Construit en vue d'une utilisation courante et rapide, ce système de signes a besoin de clarté plus encore que d'exactitude. Outil destiné à faciliter les relations humaines, un langage peut à la rigueur n'être point complet, mais il faut qu'il soit maniable. Sa naissance et son histoire, qui en font l'instrument des communications humaines, l'arment pour le besoin et le péril, pour l'action et le profit. Ses termes sont donc moins faits pour désigner des états de conscience individuelle et fugaces, des nuances précieuses, les formes et les aspects innombrables de la vie, que pour nommer un nombre, somme toute restreint, d'objets et de qualités intéressantes directement l'espèce; il sert à l'homme, sur désigner à l'homme, le plus brièvement et le plus clairement possible, ce qui menace ou ce qui sert. Instrument grossier somme toute, instrument pratique, moyen d'expression limité, astreignant à de dures disciplines l'écrivain qui en fait la matière de son art.

Le langage va d'homme à homme, il doit être, avant tout, compris et transmis. Et même, convient-il qu'il soit compris, au sens propre du terme? Non certes, si la compréhension n'est pas le chemin le plus rapide vers l'utilisation. Un signe ne doit point donner lieu, chez celui auquel il s'adresse, à l'effort de l'interprétation, mais, au contraire, provoquer chez lui une réaction immédiate. Le cri qui signale le danger a pour but, non de créer dans les consciences la représentation exacte et précise du danger, d'où découlerait par réflexion et par logique, les mesures à prendre, mais de susciter aussitôt les réflexes de la défense ou de la fuite. Il n'est donc point nécessaire à l'espèce que les mots soient les véhicules d'images ou de concepts, et, en effet, dans la plupart des cas, ils ne le sont pas, car le chemin de la conscience n'est pas le plus court de la sensation réceptive à l'acte qui en résulte. Un système de signes tend donc à susciter des réflexes; en d'autres termes, un langage a une tendance constante à fuir l'intermédiaire de la conscience, pour aller à son but par des chemins plus courts, et susciter ce que les psychologues appellent des réactions motrices. Tel est le secret de ce qu'on nomme l'usure du langage. Usure déplorable, du point de vue du littérateur, de l'esthéticien, du styliste: usure inévitable, par cette loi du moindre effort, qui fait que l'esprit se dispose de construire des concepts et d'évoquer des images toutes les fois où ce travail n'est point nécessaire à l'action utile. De là résulte que pour l'homme moyen, le principal des mots n'est point le sens, et que le sens des mots est la chose la plus généralement ignorée. On ne demande au langage qu'une certaine puissance d'éveiller, — sans appel à ce qui dans l'homme mérite le nom de pensée, — l'action immédiate ou les émotions qui la préparent: ce que les orateurs populaires savent bien. Mouvement redoutable pour l'esprit: de par son évolution naturelle, le langage, trop voué aux relations utilitaires, fait la conscience, et la conscience s'y éteint.

C'est ce que, dans ses Propos de littérature, où les plus justes remarques se mêlent à des affirmations inacceptables, Alain remarque bien, en disant qu'un langage trop commun, fait de signes trop clairs, ne fait point appel à la pensée vé-

table: « Car, aux signes bien clairs, nul ne fait attention; l'action automatiquement s'y conforme, et le signe voyage d'homme en homme sans trouver âme ni pensée. Le conducteur de la voiture mécanique aperçoit une main tendue; lui-même serre le frein et en même temps étend la main. A-t-il vu? Sait-il qu'il a vu?... Je ne m'étonne pas que les hommes se plaisent à brouiller les signes usuels, en mots carrés et autres jeux. C'est vouloir réveiller la langue commune, si aisément étrangère. Il est strictement vrai que les formules pratiques, si promptement comprises qu'on n'y pense plus, deviennent pour un Français une sorte d'anglais. Comment vous portez-vous? » Qui pense à cette forte expression, « se porter », qui exprime si bien notre travail de tous les instants, ce paquet que nous ne pouvons point séparer de nous? Personne n'y pense... Point n'est besoin en effet, dans la vie de tous les jours, de penser le langage; puisque, pour chacun, il exprime la même pensée, la pensée même y devient inutile; automatisme et lieu commun y triomphent, et il est transmis d'homme à homme, échangé comme une monnaie dont nul au passage n'admire la frappe et le métal. Les radiotélégraphistes entraînés transcrivent sur le papier en langage courant des signaux Morse que leur conscience ne traduit point, car leur main a pris l'habitude de réagir d'elle-même à leur oreille. Ainsi faisons-nous du langage, dans la vie de tous les jours. Le sens des mots s'émousse comme leur son.

Un exemple parfait de cette usure nous est fourni par un vocabulaire que nous employons tous les jours. Les noms des rues et des places sont chargés d'une signification historique et humaine dont nul ne s'occupe. Ces rues, ces places ne sont plus désignées pour nous que pour des fins géographiques, utilitaires, et leur nomenclature n'intéresse que notre orientation.

Ainsi le langage n'est pas seulement pour l'artiste un outil bien incomplet du fait de sa nature, qui le voue à une fonction pratique; il est altéré et émoussé par son usage même. L'admirable richesse des expressions les plus courantes en significations et en images est méprisée et dilapidée. Si le langage n'avait d'autre rôle humain que de permettre aux individus un commerce matériel et des utilisations pratiques, cette évolution vers la facilité et la clarté la plus grande pourrait avoir des résultats heureux. Mais une autre considération importe. Celui qui ne veut pas négliger les suprêmes intérêts de l'esprit ne saurait méconnaître que l'esprit a besoin de difficulté, de risque et de menace, et que comprendre, c'est s'efforcer. Dès que, dans un ordre quelconque, l'aisance et la régularité des actions humaines sont assurées, une loi de l'espèce veut que l'intelligence cède la place à l'automatisme. Dans le langage comme dans toutes les autres activités, le progrès de l'utilitarisme et de la faculté d'utilisation marque le déclin de la conscience. L'artiste le sait, qui veut rendre au langage sa fonction et sa beauté de signe, et n'accepte pas qu'il soit seulement, à l'usage, enregistré et reproduit pour l'action. Pour le vulgaire, le langage est outil, et pour le littérateur, il est symbole. Rendre au langage son énigme, telle est la fonction du style, tel est l'acte d'écriture.

Thierry MAULNIER

Rocher de Sisyphe

Deux élections partielles viennent encore d'avoir lieu en Angleterre. Elles ont confirmé l'indication fournie par les précédentes ainsi que par les élections aux conseils de comté. Le charme de l'union nationale est rompu. Electeurs et électrices retournent au Labour Party.

Il est même frappant d'observer que le scrutin, dans ces deux circonscriptions, l'une industrielle et l'autre rurale, a donné des chiffres presque exactement semblables à ceux des élections générales de 1929 qui avaient pour la seconde fois porté le parti travailliste au pouvoir. Si cette histoire vous amuse, nous allons la recommencer.

Quand les Anglais ont vu la terre trembler et la livre tomber, il se sont ressaisis. Ce furent les bonnes élections de 1931. M. Ramsay MacDonald délaissait le socialisme pour le libéralisme. Sir John Simon se répara de M. Lloyd George et, avec la plus grande partie des libéraux, s'alliait aux conservateurs pour le salut public. C'est ainsi que les finances ont été restaurées. Le budget a passé du déficit à l'excédent et l'excédent est employé en relèvements de traitements et d'allocations, en dégrèvements de taxes. Le péril est passé. Adieu le saint. Vainement M. Ramsay MacDonald et Sir John Simon ont rappelé les leçons très dures qui les ont amenés eux-mêmes à un nouvel unionisme.

Il est vrai que les candidats du Labour Party se réclament surtout de la paix et du désarmement. On comprend pourquoi le gouvernement britannique tient tant à la signature d'une convention quelconque. Sa propre conviction est faible. L'espérance qu'il a d'éclairer le public est faible aussi. La masse des Anglais a oublié le temps où les Goths bombardaient Londres comme elle a oublié le temps où l'or fuyait tandis que le sterling se détériorait.

A moins d'événements qui émeuvent l'opinion publique, il est à craindre que les élections générales futures ne ressemblent à celles de 1929. Et comme le balancier, en France et en Angleterre, va et vient à contre-pied, peut-être, au moment où les insulaires retomberont dans le socialisme, aurons-nous de nouveau en France une majorité modérée, — si ces jeux se prolongent indéfiniment. — J. B.

(La Nation belge)

La route plastique réaliste bien plus longtemps que la route dure. Elle est économique et pratique. Elle ne provoque pas de grèves. Le Duman offre tous ces avantages. Les expériences sont concluantes. A cet égard.

LE CINÉMA

Double Door

Ce film d'épouvante est la transposition à l'écran d'un spectacle de grand-guignol qui a remporté en Angleterre comme en Amérique un énorme succès. Il nous montre dans toute son horreur le snobisme d'une famille américaine, incarné dans une vieille fille qui n'a pas d'autre amour que le nom qu'elle porte. C'est pour elle une obsession. Elle garde dans des urnes éclairées par une flamme les cendres de ses parents; et pour que leur nom reste à l'abri de toute flétrissure, elle a réduit à l'esclavage, pour ainsi dire, son frère et sa sœur, en leur inspirant la crainte et en détruisant chez eux le ressort de la volonté. Cependant elle n'a pas réussi à empêcher son frère d'épouser une infirmière séduisante. Furieuse de cette mésalliance, elle s'en prend à la jeune femme, ne lui ménage pas les insultes, l'accuse même d'infidélité, dans l'espoir que son mari l'abandonnera. C'est en vain. Folle de rage à la suite de son échec, la vieille fille attire la jeune épouse dans une oubliette pour la faire disparaître. Mais son stratagème est déjoué, et elle est prise à son propre piège: par mégarde, elle s'enferme elle-même dans l'oubliette.

Ce drame de grand-guignol n'est pas autre chose, paraît-il, que la transposition d'événements dramatiques survenus aux Etats-Unis l'an dernier. Il n'a rien de mystérieux, mais l'atmosphère d'épouvante et de terreur qui l'enveloppe, accentuée par le décor, l'éclairage, toute la mise en scène, fait frissonner la salle tout entière. Le public, haletant aux moments critiques, ne ménage pas ses applaudissements quand l'astuce de la vieille fille est déjouée, non plus qu'à la fin du film. Il y en a donc pour l'auteur, le réalisateur et les artistes.

Le rôle de la vieille fille a permis à Mary Morris de faire valoir son admirable talent. Elle a mis en relief le côté sinistre du personnage qu'elle avait à jouer, avec un peu d'exagération à certains moments; mais on ne peut lui en tenir rigueur, tellement elle a contribué à donner au film son atmosphère d'épouvante. La jeune épouse qui souffre les brimades sans protester, mais qui ne cède pas, c'est l'exquise Evelyn Venable, dont les dons s'affirment de plus en plus. Les autres interprètes, sans mériter autant d'éloges, contribuent eux aussi au succès du film.

We're Not Dressing

Une histoire pas très neuve. Des gens du monde, réfugiés sur une île à la suite d'un naufrage, sont à la merci d'un marin débrouillard qui les force à travailler. Idylle entre le marin et une belle dame riche, etc. Au fond, un prétexte pour nous faire entendre la voix de Bing Crosby et nous faire voir la jolie Carole Lombard. Quelques scènes comiques. En somme, un film qui ne vaut pas cher.

The Big Bad Wolf

Walt Disney est un poète: à l'aide du son, de la couleur et du mouvement, il nous conduit au pays des légendes, il fait revivre les personnages qui ont enchanté notre enfance, il met en images fables et contes de nourrice. Les trois petits cochons, le Ménétrier bigarré, la Cigale et la Fourmi ont passé tour à tour devant nos yeux. Aujourd'hui, il nous conte l'histoire du Petit Chaperon Rouge. C'est encore une fantaisie qui ravit les grandes personnes; à plus forte raison ferait-elle la joie des enfants, si on ne leur interdisait pas complètement le cinéma. Cependant Walt Disney eût mieux fait de ne pas remettre en scène les trois petits cochons, car c'est un peu répéter ce qu'il a déjà raconté. Il gagnerait à toujours nous donner du nouveau.

Un domaine inexploré

Il est un domaine vers lequel le cinéma ne s'est pas encore tourné, celui de l'épopée. Avec les moyens dont il dispose, il pourrait illustrer de façon admirable les grands poèmes épiques. On s'étonne qu'il n'y ait pas encore songé. L'hebdomadaire français LU a reproduit récemment les réflexions suivantes du MANCHESTER GUARDIAN à ce sujet:

« Pourquoi les cinéastes ne serviraient-ils pas Calliope, muse de la poésie épique, après avoir adulé Clio, muse de l'histoire? Le cinéma n'a encore jamais exploré le domaine de la poésie épique. Pourtant, la Valsungasaga, le cycle du roi Arthur, et la Chanson de Roland, pour ne nommer que ces trois poèmes épiques, permettraient certainement de réaliser de beaux films; mais l'oeuvre cinématographique la plus belle de toutes pourrait être tirée de l'Odyssée. C'est le récit de voyages le plus émouvant qu'on puisse trouver; l'action s'y déroule sur terre et sur mer, au ciel et aux enfers, et l'oeil imaginaire de la caméra suivrait partout Ulysse, dans ses péripéties.

« Il y a des épisodes, dans l'Odyssée, que seul le cinéma pourrait évoquer dignement: la rage de Polyphème, la métamorphose d'homme en pourceau par les sortilèges de Circé, l'épisode avec Nausicaa, plein de beauté et de tendresse, etc.

« Les extérieurs du film devraient être pris à Ithaque même, ainsi que dans les mers et sur les îles où Ulysse est conduit dans son périple. »

Le cinéma est un puissant moyen d'évocation. Voudrait-il ressusciter les grands drames épiques? On lui en sera peut-être reconnaissant, à condition qu'il ne prenne pas avec Calliope les libertés qu'il s'est permises à l'égard de Clio.

Pierre BOUCHER

Jerry Automobile Limitée, 4450, rue S.-Denis, ont dans leurs divers dépôts l'auto neuve ou usagée qu'il vous conviendra. Avant d'acheter, téléphonez-leur au PL 8221. Vous obtiendrez dans l'échange les meilleures conditions.

Echos de musique et de théâtre

Le centenaire de Notre-Dame

Il y a cinq ans, le 20 mai 1929, on célébrait le centenaire de l'église Notre-Dame. Depuis cet anniversaire, chaque année, à la même date, M. Benoit Poirier donne un concert sur les grandes orgues de cette église. Dimanche prochain, M. Poirier donnera son concert habituel, qui est gratuit.

La controverse du « Bossu »

L'Odéon vient de reprendre Le Bossu. Oui, Le Bossu, le vrai, le réel, celui que nous connaissons tous, celui de Paul Féval. Cette reprise a remis d'actualité une vieille controverse, jamais tirée au clair, mais restée en sommeil pendant que la pièce dormait dans les cartons. Le roman du Bossu est bien de Paul Féval, cela n'est pas contesté... ou du moins ne l'était pas. Mais la pièce? L'affiche l'attribue à Paul Féval et Anicet Bourgeois. Mais d'aucuns la disent de Victorien Sardou. Les deux célèbres auteurs se sont querellés de leur vivant à ce sujet, leurs descendants se sont disputés aussi et les gazetiers s'en sont mêlés, comme il convient.

Paul Féval était déjà romancier célèbre quand Victorien Sardou, qui n'était pas encore connu comme auteur dramatique, devint son secrétaire. Le romancier aurait parlé à son secrétaire du sujet du Bossu qu'il voyait aussi bien comme roman que comme drame. Avant que Féval écrivit le roman, Sardou en aurait tiré une pièce qui n'aurait pas trouvé preneur chez les directeurs de théâtre. Et c'est après la publication du roman que Bourgeois, à la demande de Féval, en tira la pièce actuellement à l'affiche de l'Odéon. Mais Féval n'aurait-il pas emprunté, pour son roman, à la première pièce de Sardou, antérieure au roman, mais elle-même inspirée par Féval? On le voit, c'est un cheveu de l'épave d'emprunts successifs, chacun empruntant à l'autre pour y ajouter. Et le débat dure encore, chacun des controversistes promettant toujours d'exhumer le document décisif qui tranchera définitivement le débat. Cela peut durer jusqu'à la prochaine reprise...

« Gaietés de la scène »

Sous ce titre, une collaboratrice de Comœdia, Mlle Alexandra Pecker, a commenté une série d'articles où elle raconte des blagues que se sont faites entre eux des comédiens connus ou dont ils ont été les victimes. La première comédienne à qui Mlle Pecker a demandé ce genre de confidences est Mlle Marie Lecomte. Celle-ci jouait avec Féraldy une scène du Second Empire pendant laquelle, avec sa robe à crinolines, elle devait s'asseoir sur un fauteuil à roulettes.

Généralement, les roulettes des fauteuils ne roulent pas. Mais celles-là roulaient. Elles roulaient trop facilement. Et il suffit que les crinolines... Mais laissons la parole à Marie Lecomte:

« Les crinolines ont imprimé une poussée, les roulettes se sont mises en marche... vian! je m'assois par terre, toutes crinolines par dessus la tête! »

« Vous voyez le tableau: j'étais vêtue d'une robe somptueuse de cette mode si ravissante du Second Empire. Une robe de tulle toute garnie de fleurs et assise par terre, le tulle et les fleurs dépassaient ma tête et je disparaissais tout entière! »

« Le public part d'un tel éclat de rire qu'il a défilé pendant cinq minutes. Pas moyen de le rattraper. »

« Alors, Féraldy, pour sauver la situation et calmer les rires, s'avance à l'avant-scène et dit aux spectateurs: « Songez que Mademoiselle Lecomte aurait pu se faire beaucoup de mal... »

« Comme je suis tombée sur le derrière, j'idee que j'aurais pu me faire du mal à l'épaule l'endroit où le mal se serait localisé... et les rires redoublèrent. »

Et pendant ce temps, on continuait de jouer, dans la coulisse, une valse sentimentale... pour créer l'atmosphère!

Il y a aussi la distraction arrivée à Saturnin-Fabre, pendant qu'il jouait une scène d'amour avec Blanche Montel. C'est Blanche Montel qui raconte:

« Un jour, je jouais une scène d'amour avec Saturnin-Fabre. Il interprétait le rôle d'un monsieur myope. Soudain, au moment le plus passionné, il perdit ses lunettes. Il se mit en devoir de les chercher tout en continuant ses déclarations: « Je vous aime! Je vous adore! »

« Il les chercha par terre, des yeux d'abord, assez discrètement pour que le public ne s'en aperçût point. »

« Ne les trouvant pas, il se piqua au jeu et fort intrigué, les chercha en arpentant la scène à quatre pattes. »

« Le public ne s'en aperçut pas tout de suite. »

« Alors, il a dû mettre de la bonne volonté. A quatre pattes, il continuait ses déclarations: « Je vous aime! Je vous adore! »

« L'envie de rire a été plus forte que notre volonté. Nous éclatâmes, mais les lunettes étaient toujours introuvables. »

Georges LANGLOIS

Depuis longtemps Bitch est reconnu pour ses travaux soignés d'illustrations: il est même spécialisé dans les faire-part, invitations et prix sur demande. 1240, Square Phillips, Tél.: LA 2121.

L'inutile Eldorado

Les journaux anglais rapportent, cette semaine, une histoire propre à nourrir indéfiniment les rêves des aventuriers et l'imagination féérique des enfants. Elle a pour principal personnage un héros de choix, Sir Malcolm Campbell, l'homme foudre, le coureur bolide, qui, déchainant ses voitures en forme de fusées, a poussé, sur les plages de Floride, les records de vitesse à des chiffres vertigineux.

Un jour, Sir Malcolm apprit que venait de mourir, dans la misère et l'épuisement, un chercheur d'or. Cet homme avait pénétré jusqu'au coeur de la brousse et du désert africains, poursuivi par la hantise du métal fabuleux qui, déjà, faisait hisser la voile aux conquistadors sur leurs fragiles caravelles.

Agonisant, le chercheur d'or affirmait qu'il avait trouvé, dans une région perdue de l'Afrique, située au sud-ouest du continent noir, un filon d'une richesse merveilleuse et affleurant le sol même. Il laissa de l'endroit une description détaillée, accompagnée d'une carte qui permettait de le retrouver. Sir Malcolm Campbell crut à la vérité du récit et, avec sa décision coutumière, ses réflexes prompts et son amour de la rapidité, résolut de se rendre sur place afin de découvrir de nouveau cet Eldorado mystérieux.

Alors que le chercheur d'or avait cheminé des mois et des mois, lui s'entendit avec un pilote, fixa l'itinéraire et s'envola à la conquête du trésor. Les indications de l'aventurier étaient justes, le temps se montra favorable et, après un voyage sans heurts, les deux hommes purent se poser tout près du lieu où devait s'ouvrir la miraculeuse veine aurifère.

Pendant, à l'atterrissage, l'hélice fut endommagée et le pilote décida de retourner au centre le plus proche afin de la faire réparer et de ne rien laisser au hasard. Pour faciliter le décollage, Sir Malcolm Campbell décida de rester seul et de l'attendre.

La nuit vint. Des fauves sortirent de leur retraite et commencèrent leur chasse. Bientôt leur cercle se resserra autour du coureur intrépidé. Il dut se réfugier sur un arbre et, jusqu'à jour, effrayer la meute sauvage par des coups de revolver ou la lueur de sa torche électrique.

On imagine sa joie lorsque, le lendemain, il entendit gronder le moteur d'un appareil et vit se poser sans dommage le compagnon de ses recherches hasardeuses.

Les deux hommes se mirent aussitôt en quête de l'objet de leur aventure. Le chercheur d'or n'avait pas été victime d'un mi-

rage. Dans la journée même, Sir Malcolm Campbell et le pilote trouvèrent quelques pépites d'une grosseur considérable. Et déjà ils échafaudaient des projets magnifiques lorsqu'ils aperçurent qu'ils n'avaient pas d'eau.

Ils battirent en vain les environs, à la recherche d'une source, d'un ruisseau, d'une flaque.

Et, bientôt, pour ne pas mourir de soif, ils durent reprendre leur vol, abandonnant aux fauves et à la solitude le précieux gisement.

Revenu à Londres, Sir Malcolm Campbell dit aux journalistes qui l'interrogeaient que, pour exploiter le filon, il fallait ouvrir des routes, creuser des puits, organiser le ravitaillement, engager des capitaux immenses. Son aventure personnelle était achevée.

Que de trésors dorment ainsi à travers le monde, à la portée de la main des hommes, livrés, offerts et pourtant impossibles à saisir, à emporter, à exploiter. Autour d'eux veillent les plus farouches sentinelles: la nature sauvage, le désert et la soif. Il est permis de passer devant ces réserves secrètes, mais il faut les laisser à leur inutile splendeur...

Voici quatre ans, à la tête d'une petite caravane, je traversais, aux confins du désert danakil et de la brousse abyssine, les gorges de Gongouta. C'était un corridor de rêve et d'épouvante. Un ancien torrent, complètement desséché avait, au cours des siècles, atrocement raviné la montagne verte et rouge. Son lit était si profond, si étroit que le soleil terrible, même à son zénith, ne touchait pas le fond de cette pente démoniaque.

Des abîmes s'ouvraient sous les sabots des mulets. Des parois crevassées s'élevaient soudain vers le ciel. Des sentiers, minces comme des rubans, éraflaient le bord des précipices.

Or, tout ce chaos de rocs, de murailles, de grottes, tout ce couloir déchiqueté n'était que du cuivre. Un immense gisement se trouvait là, facile à fouiller, fortune donnée à qui voulait la prendre. Mais tout autour, à des centaines de kilomètres, ce n'était que l'enfer des pierres noires, pistes incertaines, climat meurtrier.

Et je sentis bien la stérilité de ce trésor lorsque, m'étant attardé quelques minutes à le mesurer du regard, j'entendis soudain mon guide m'avertir:

« Le soir va tomber, cheff... Il n'y a pas de temps à perdre pour arriver au point d'eau, invisible la nuit. »

J. KESSEL

(Le Matin)

Concurrence déloyale

Le vice-président et gérant des ventes de l'Imperial Tobacco, M. E. Spafford, a été interrogé à l'enquête sur le « mass buying », il y a quelques jours, par suite des plaintes d'un M. Watson, marchand de Saint-Jean (N.B.). Il a nié que l'Imperial Tobacco eût recours à des méthodes déloyales pour restreindre la réclamation des concurrents. Le même jour, M. Gray Miller niait qu'il sa connaissance la compagnie dont il est le président eût souscrit à aucune caisse électorale, qu'elle eût été prévenue des modifications aux droits d'accise et de douane, qu'elle fût sous la coupe de financiers américains. Si les dénégations de M. Gray Miller ressemblent à celles de M. Spafford, son associé, nous ajouterons plutôt foi aux affirmations catégoriques de M. Stewart, le président de la Macdonald Tobacco, de M. Somerville, l'avocat enquêteur, de M. Watson et du correspondant de l'Ordre, dont la lettre a paru dans le numéro de vendredi dernier.

Les clients de l'Imperial Tobacco, à Montréal, se divisent en deux classes: ceux qui achètent « directement » de la compagnie et ceux qui n'achètent pas « directement ». Les premiers font un profit de 20% environ sur la vente des cigarettes et autres produits de l'Imperial Tobacco; des marchands dits « jobbers » fournissent les autres, dont le profit sera d'environ 10% sur le prix de vente. C'est dire que l'Imperial Tobacco, parmi les marchands, choisit les meilleurs clients et leur impose d'annoncer ses produits, sous la menace de leur enlever le privilège de l'achat direct. Le menu fretin est abandonné aux « jobbers ». Un vendeur de l'Imperial Tobacco sera congédié sans autre forme de procès, si le gérant des ventes trouve qu'il n'obtient pas des marchands assez de réclame pour la compagnie. Les étalages et les panneaux réclames doivent vanter les produits de l'Imperial Tobacco, sinon le marchand réclamerait de s'alimenter chez les « jobbers ».

Pareilles manœuvres, cela va sans dire, sont déloyales à l'égard des concurrents de l'Imperial Tobacco: elles permettent à cette compagnie de contrôler à bon compte le marché de la consommation. Des ententes avec l'Imperial Tobacco of Great Britain and Ireland, lui assurent le contrôle des prix

sur le marché de la production. Les bénéfices de la compagnie sont énormes, et les membres de son conseil d'administration se votent des bonis et gratifications de nababs. Dans le même temps, les planteurs écoulent à perte leurs produits, et les marchands détaillants se morfondent pour rester dans les bonnes grâces de l'Imperial Tobacco.

Dollard DANSEREAU

Un timbre Greta Garbo

Les traits de Greta Garbo orneront peut-être un prochain timbre-poste suédois, et la célèbre actrice s'apparentera ainsi à un groupe de personnages immortels.

On dit que le gouvernement suédois, ayant reçu un véritable déluge de requêtes, aurait consenti à émettre des timbres reproduisant les traits de la célèbre vedette.

Un spécimen du timbre proposé a été reçu à Hollywood. Il est d'une valeur d'un krone et l'artiste y a reproduit, avec une ressemblance frappante, les traits de Miss Garbo. Le nom de l'actrice est imprimé au-dessus du portrait.

Trotsky reste en France

Le délat accordé à Trotsky pour quitter le territoire français venait à expiration il y a quinze jours. Aucun pays ne consentant à lui donner l'hospitalité, il a été décidé qu'une prolongation de séjour lui serait accordée. Trotsky, qui se trouve dans un refuge tenu secret et situé à environ 150 kilomètres de la capitale, va se voir prochainement signifier un nouveau lieu de résidence. Celui-ci devra être éloigné de tout centre important, à 400 kilomètres ou plus de Paris.

Bien entendu, l'autorisation accordée à l'ex-dictateur du peuple n'est que provisoire et l'ancien chef de l'armée rouge sera soumis, dans sa nouvelle demeure, à une rigoureuse surveillance.

Papier de tenture

A PRIX RAISONNABLES

Personne n'ignore que notre

RAYON DE PAPIER-TENTURE,

ouvert depuis plus d'un demi-

siècle, offre le plus grand choix

de papier attrayant et nouveau.

Tous les genres! Tous les prix!

Les clients sont toujours agréablement

surpris de la variété de nos

assortiments.

Leur satisfaction est notre meilleure

réclame.

GRANGER FRERES

54 ouest, rue Notre-Dame, LA 2171

BUVEZ

La bière

Dow

Old Stock

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ

L'État et l'évolution économique

Depuis la crise, le problème économique est devenu, au Canada, d'une extrême complexité. De nombreuses questions nouvelles voient le jour qui, autrefois, étaient reléguées dans l'ombre. L'unité canadienne est d'abord mise en doute. Les partisans de la centralisation et ceux de la décentralisation sont à la veille de ne plus se contenter de réclamer la parole. Le commerce, la banque, les voies de communication qui relèvent du gouvernement fédéral nous acheminent vers une centralisation de plus en plus étouffante. Qui pourrait dire de façon certaine les répercussions de la banque centrale sur l'avenir économique des Canadiens français? N'ayant pour partage qu'une infime partie du revenu national, pourrions-nous remonter le courant d'idées et de faits qui nous oblige à abandonner nos plus justes revendications?

Quelle est la cause de ces tâtonnements en politique et en économie? Pourquoi piétinons-nous sur place constamment? Notre individualisme paresseux nous condamne à l'impuissance quand nous devrions aller courageusement aux racines du mal: suffrage universel, corruption électorale, profitariat, inexistence d'un esprit public, etc.

Le désaccord complet entre les moyens de production et le fonctionnement de la machine administrative est aussi, pour nous,

une autre cause de régression. Il n'y a plus d'union et d'harmonie entre les rouages de l'État et les associations de producteurs et d'ouvriers. L'abîme qui sépare le capital et le travail n'est pas facile à combler et, malheureusement, les syndicats, au lieu de hâter la disparition de la lutte des classes, ne font au contraire que l'entretenir.

Notre pays manque surtout d'une politique cohérente. Comme les hommes d'État américains, nos hommes politiques n'agissent que sous la pression des événements. Cet opportunisme aveugle nous vaut des lois confuses, des règlements qui enlèvent aux individus le dynamisme nécessaire à l'accomplissement de leurs devoirs essentiels. L'État ne peut plus se débarrasser des fonctions qu'il a usurpées. Il ne le pourrait qu'à la seule condition de se réformer.

Le Canada, comme les autres pays, devra choisir entre les deux routes qui conduisent au socialisme ou au fascisme, son frère ennemi. Il reste une voie moyenne qui laisse subsister juste ce qu'il faut de libéralisme pour que l'individu ait le minimum de liberté et de sécurité. Si nous voulons nous engager dans cette voie de la mesure et du bon sens, il nous faut devancer les événements et nous préparer sans retard à l'action.

Jean-Marie NADEAU

Quelques mesures d'économie

Le Comité exécutif entreprend, dit-on, de comprimer les frais d'administration de la Ville. Une dizaine de commis ont été congédiés, et d'autres fonctionnaires seront mis à pied: c'est ainsi que nos gouvernements commencent toujours leurs campagnes d'économie qui, d'ailleurs, se terminent généralement là. Les ateliers municipaux seront réorganisés, paraît-il, et les crédits aux différents services mesurés à l'aune de la plus stricte économie.

Près de 1.200 hommes relèvent des ateliers municipaux; il est certain qu'on pourrait en congédier un grand nombre. C'est là surtout que les conseillers casent leurs parents pauvres et leurs amis. Les comptes publics démontrent suffisamment que les achats de matériaux coûtent à la Ville des sommes exagérées; un acheteur indépendant des conseillers et du comité exécutif, quelques surintendants aptes à déterminer les réparations nécessaires au matériel sans l'aide des chefs de service et indépendamment d'eux, épargneraient au Trésor des milliers de dollars tous les ans.

Aujourd'hui que les familles nécessaires sont cataloguées et entretenues aux frais de l'État, il est inutile que les conseillers se mêlent d'obtenir des exemptions à la taxe d'eau pour leurs électeurs. Ils s'avèrent quasi-incapables de gouverner la Ville, comme c'est leur devoir et leur ambition; au moins, qu'ils n'empêchent pas les fonctionnaires d'accomplir leur besogne.

Nos administrations municipales, à leur entrée en fonction, publient à son de trompe qu'elles vont réaliser des économies. Incontinent des fonctionnaires sont congédiés, qu'on remplace peu après par des amis. Le public a confiance dans le nouveau conseil, et le tour est joué. Il y a quatre ans, M. Houde, comme les autres, a suivi la tra-

dition. Les banques ont maintenant l'œil ouvert sur l'activité de nos conseillers, et elles disposent du crédit nécessaire à l'administration Houde-Savigne. Espérons alors que, bon gré mal gré, le Comité exécutif remplira ses promesses: l'équilibre du budget municipal est à ce prix.

Dollard DANSEUR

Rien que de la bière

On peut vivre en se nourrissant exclusivement de bière. Voici qui va peut-être encourager les Allemands à utiliser leur breuvage national en place de saucisses, de légumes ou de pfankuchen, ce qui aidera à la solution de la vie chère dans le Reich.

L'expérience de cette économie a été faite par un Japonais, lequel, d'ailleurs, usa d'abord de la bière comme thérapeutique. Il y a huit ans, se trouvant gravement malade dans un hôpital de Hokkaido et ne pouvant s'alimenter, il demanda une bouteille de bière. Il en but et se trouva bien. Son état, considéré comme désespéré par les médecins, s'améliora brusquement.

Alors, il continua à boire de la bière. Un mois après il était rétabli et quittait l'hôpital.

Dès lors, ce Japonais, M. Tazaki, se nourrit exclusivement de bière. Il estime en avoir bu 20.000 bouteilles en huit ans. On dit que la section de médecine de l'Université impériale de Hokkaido sert à M. Tazaki une rente de 7 schillings par mois et paiera à sa mort une somme de 100 livres afin de pouvoir disséquer son corps. Après quoi on lui rendra sa bière... l'autre.

Tribune libre

Littérateurs ou artistes?

DANS un article du 11 mai sur les littérateurs et les artistes, un de nos « critiques d'art » se demande si ce sont « aux gens du métier... ou à peu près, à oublier des appréciations ou à passer muscade sur les œuvres exposées ».

On est du métier ou on ne l'est pas, il me semble. Tout inexpérimentés qu'ils sont, les jeunes (car c'est évidemment d'eux qu'il s'agit) ne sont pas « à peu près du métier ». Ils ont beaucoup de choses à apprendre, sans doute, mais il arrive qu'ils en connaissent plus long que beaucoup de nos « artistes ».

Quoi qu'il en soit, notre « critique » apporte en faveur de la négative, plusieurs arguments fort discutables.

« Ne sont-ils pas (les artistes) préjugés par leur propre inclination technique? » Question à deux tranchants. Les littérateurs ne sont-ils pas préjugés par leur propre inclination littéraire ou livresque?

« L'artiste sait-il ce qu'il veut, ce qu'il veut, ce que signifient ses contemporains, ce que ressent le public? » L'artiste qui ne saurait ce qu'il veut et surtout ce qu'il veut est-il un artiste? Cela n'a d'ailleurs rien à voir avec ce qu'il peut valoir comme critique. De plus, le peintre et le sculpteur ne peuvent ignorer leurs contemporains parce que, tout comme l'écrivain, leur inspiration s'alimente dans la nature et que, la nature, ce sont avant tout les hommes. Ils observent, non pas pour savoir « ce que ressent le public », mais pour exprimer ce qu'ils voient; s'ils donnent dans les exigences des profanes, ils produiront des calendriers. La musique que demande la masse aux postes radiophoniques est un bel exemple du goût populaire.

Quant aux « injustices classiques de certains grands peintres les uns vis-à-vis des autres » on pourrait leur opposer les injustices oubliées de certains critiques qui n'étaient que de mauvais glossaires, sans être de grands peintres. Constantin Huygens, homme cultivé s'il en fut, avait porté sur Rembrandt un jugement pour le moins singulier. Tout en lui reconnaissant beaucoup de talent, il l'avait placé fort au-dessous de son camarade d'atelier Levens que personne ne connaît aujourd'hui. Ingres fut jugé gothique. Cézanne et Manet ont été dédaignés; seuls leurs amis, la plupart des artistes, les comprennent. Vasari, Delacroix, Fromentin étaient des peintres (*Les Maîtres d'autrefois*, écrit par ce dernier, demeure, d'avis unanime, le plus beau livre écrit sur l'art au XIXe siècle). Ont-ils commis, quand ils ont fait de la chronique d'art, des injustices dont on se souvient?

« Il (l'artiste) se présente devant le public; peut-il être indirectement jugé et partie? » L'artiste honnête ne se met pas en cause quand il porte une appréciation sur l'œuvre de ses collègues.

La question offre bien des aspects; vouloir la résoudre entraînerait de longues considérations. J'affirme cependant que si on la limite à la province de Québec, on peut répondre nettement: « Les gens du métier... ou à peu près » sont les plus aptes à juger. Si on ne demande pas au critique littéraire d'être un écrivain, on exige du moins qu'il sache la grammaire, la syntaxe, la lexicologie et la composition. L'appréciation d'une œuvre est à base de sensibilité d'une part et de connaissances d'autre part.

Cette sensibilité, comment la développer,

ces connaissances, comment les étendre, si ce n'est par l'étude du métier ou des chefs-d'œuvre? En Europe, l'artiste bénéficie de deux avantages. Ici il se contente d'appréhender à se servir honnêtement de ses outils pour réaliser ce que son sentiment lui a fait concevoir. Le littérateur, lui, visite la Galerie des Arts (1). S'il conteste au praticien le droit à la critique, celui-ci peut alors lui demander d'aller chercher dans les grands musées une formation qu'il ne saurait acquérir ici. L'étude des classiques lui ouvrira l'accès à la Beauté. Autrement, qu'il laisse aux gens du métier le droit de « publier des appréciations ».

La deuxième raison en faveur d'une critique fondée sur les règles fondamentales de la technique, c'est que l'éducation du public à la critique, il doit apprendre à discerner le beau du médiocre. Pour cela, ne dit-on pas lui indiquer ce qui est mauvais et ce qui est intéressant en motivant les affirmations par l'analyse? Et qui peut faire l'inventaire, si ce ne sont « les gens du métier... ou à peu près »?

Notre littérateur parle ensuite « d'intermédiaires abordables » — pour exprimer le plus honnêtement possible, en dehors de toutes chicanes d'écoles (ces artistes malhonnêtes qui passent leur temps à disputer!), dans un esprit de synthèse plutôt que d'analyse (depuis quand la synthèse est-elle plus abordable que l'analyse?), avec la liberté de se tromper parfois avec sincérité (privilege réservé aux littérateurs?), quelles sont les actions du public en face des œuvres exposées. Je ne vois pas comment « les réactions du public », pour intéresser qu'il soit de les connaître, peuvent s'appeler de la critique d'art.

Quand la culture artistique se sera développée chez le public, que la production sera améliorée, les commentaires d'atelier cesseront volontiers le pas à la philosophie de l'art. A cette heure-là — puisse-t-elle ne pas tarder — nous pourrions nous demander à qui il appartient de faire cette synthèse: « Aux gens du métier... ou à peu près » ou bien aux littérateurs... à peu près.

René CHICOINE

Un monument à La Fayette en Belgique

A l'occasion du centenaire de la mort de La Fayette l'idée a pris corps, en Belgique, de rendre hommage au grand Français qui a été en relations avec les révolutionnaires belges et brabançons en 1830, lorsque la Belgique est devenue indépendante, qui fut même sollicité de devenir le chef du jeune Etat.

Le 19 août 1792, La Fayette, ne voulant pas se soumettre à la dictature jacobine qui triomphait à Paris quitta la France, alors en guerre avec l'Autriche, pour gagner l'Angleterre. Parvenu sur le territoire neutre de la principauté de Liège, il pouvait se croire en sécurité. Mais, au mépris de tous droits, il fut arrêté à Rochefort par les Autrichiens et resta prisonnier pendant cinq ans, soumis aux pires tortures des régimes dans des cachots de Magdebourg, de Wesel et de Olmutz. C'est donc à Rochefort qu'un monument lui sera élevé.

Un nouveau code pénal français

M. Henry Chéron, garde des Sceaux du cabinet français, déposera bientôt sur le bureau de la chambre un projet très élaboré de réforme du code pénal. La commission qui a fait cette refonte y a travaillé pendant trois ans. Les commissaires ont fait preuve d'une ténacité toute bénédictine. Il s'agit, en effet, de rajouter le vieux code pénal de 1810. Le rajoutement de ce code vient à son heure.

A ne s'en tenir qu'à la brève analyse de Stéphane Lauzanne, dans le *Matin*, on peut constater que le droit criminel français s'appuie beaucoup plus sur la psychologie de l'inculpé que sur la nature même de l'offense. M. le conseiller Roux, rapporteur de la commission, le dit très clairement: « Ce n'est pas le crime seulement qui est dangereux, mais aussi son auteur, à cause des possibilités de rechute que recèle sa personne ».

Les juges français auront désormais une très large échelle de peines qui leur permettra de nuancer, selon chaque prévenu, la nature de leurs arrêts. Le nouveau projet se préoccupera beaucoup du sort des aliénés et des demi-fous. Ces derniers purgeront leur peine et pourront ensuite être internés dans une maison de santé.

Qu'il s'agisse d'aliénés ou de criminels, les juges auront une plus grande latitude, qu'autrefois. Le système des circonstances atténuantes, très assoupli, leur permettra de modérer la peine sur la culpabilité réelle du délinquant. Un mineur, par exemple, n'aura pas à subir la même peine qu'un criminel de trente ans. Les financiers véreux, pilliers de l'épargne privée, échapperont difficilement à la nouvelle procédure pénale. Des poursuites directes pourront même être intentées à des sociétés coupables de délit. Voilà une innovation intéressante que nous aurions intérêt à étudier ici, pour en tenter l'application dans notre système de droit pénal canadien.

Cette réforme du droit pénal français montre bien l'esprit logique des juristes de France quand il s'agit de mettre de l'ordre dans la société. Sans dénigrer la coutume, ils ne s'en inspirent pas uniquement, comme les juristes anglo-saxons. Ils la dominent, au contraire, pour rattacher le droit aux grands principes de philosophie morale qui font du droit français, pénal ou autre, une science et pas seulement une réglementation.

Jean-Marie NADEAU

Le Saint-Siège et le Reich

Le correspondant du Temps à Berlin téléphone à son journal:

« La tension entre le Saint-Siège et Berlin ne manifeste guère de tendances à s'atténuer. »

« Le délégué du ministère allemand de l'Intérieur, M. Buttman, est reparti pour Berlin. Il a emporté avec lui, dit-on, des contre-propositions à l'égard desquelles il a tenu de prendre les instructions de Berlin. Il est donc encore possible que, de concessions en concessions, on arrive à un accord. S'il ne peut céder sur les principes, le Vatican céderait alors sur les points de détail. »

Pour votre complet d'été, voyez les étoffes d'Emile Thélade. De beaux dessins, couleurs gaies, étoffes durables. Coupe selon les derniers modèles. Prix convenant à toutes les bourses. Profitez de l'expérience d'un marchand qui tient avant tout à satisfaire sa clientèle. 335 rue St-Catherine. (r-b)

Le déclin d'un sport national

C'est la pêche à la truite dont il s'agit, et la nation est l'Angleterre. Jusqu'à la grande guerre, il était de tradition dans toutes les bonnes familles anglaises de louer à l'année des places au bord des rivières d'Ecosse pour se livrer à ce plaisir (qui est aussi un art, et un art difficile), et souvent ces baux se transmettaient de génération en génération.

Mais les propriétaires des Highlands se lamentent: ils ne veulent plus guère venir de Londres que les vieux gentlemen, fidèles aux traditions; les jeunes préfèrent le golf, ou les longues randonnées en auto. Et ils ne peuvent plus s'arrêter sans mettre un phonographe en action, ce qui est évidemment incompatible avec la pêche.

Ainsi les goûts changent d'une génération à l'autre. Du moins les poissons ne s'en plaignent pas.

(Figaro)

M. Spencer et la monnaie dirigée

On aura entendu toutes les aberrations possibles en fait de théories monétaires. M. Spencer, membre de la C. C. F., vient de raconter à ses auditeurs de Notre-Dame-de-Grâce comment il entend régler la question de la monnaie. Il n'a rien pu trouver de mieux que ce qu'il appelle la « contrôlée inflation ». Ne souhaitons pas que nos socialistes canadiens s'emparent du pouvoir. Nous en verrions de toutes les couleurs. Tout d'abord, nous serions affligés de tous les maux qu'entraîne l'inflation: instabilité des situations économiques, banqueroute partielle de l'Etat et des particuliers, changements brusques des prix, etc. Et, ensuite, la valeur de la monnaie ne serait pas éloignée de zéro. La multiplication indéfinie des signes monétaires n'est pas la prospérité pas plus que l'or et l'argent n'étaient, au beau temps du mercantilisme, la seule richesse. Rappelons-nous les difficultés insurmontables de l'Allemagne qui se trouva, après la guerre, aux prises avec l'inflation la plus formidable qu'un pays ait connue. D'autres pays aussi souffrirent de mêmes maux. Les socialistes ne profitent jamais des expériences même les plus désastreuses.

M. Spencer défend par de mauvais moyens une idée juste, savoir qu'il existe un rapport défini entre la richesse d'une nation et le volume de la circulation fiduciaire. L'Etat peut-il fixer ce rapport? On peut en douter. Il faudrait que le pouvoir public put d'abord équilibrer ses dépenses et ses recettes. Ce n'est pas avec une monnaie instable que l'Etat peut réellement équilibrer ses recettes et ses dépenses. La théorie de M. Spencer, vieille comme le monde d'ailleurs, conduirait directement à la disparition de la monnaie par sa multiplication indéfinie. Heureusement que nous n'en sommes pas encore là et que M. Spencer n'est pas notre seul argentier.

Jean-Marie NADEAU

Une histoire de la peinture au Canada français

Résumé de la thèse soutenue avec éclat par M. Gérard Morisset à l'École du Louvre

Nature de l'ouvrage. — *Débuts de l'art, surtout l'art pictural, la peinture religieuse et le portrait, au Canada. — Relations artistiques de la colonie avec la mère patrie au XVIIe siècle.*

QUELQU'UN a dit, ou à peu près, qu'en art les bonnes intentions ne comptent pour rien. C'est là une idée qui semble ignorée de trop de nos critiques littéraires et artistiques; et malheureusement aussi, de bon nombre d'écrivains d'art qui ont une fâcheuse tendance à s'exaltier devant la moindre croûte et à comparer audacieusement de modestes artisans aux géants des temps passés. On se demande alors à quoi peuvent servir ces longues années d'étude en Europe auxquelles s'astreignent nos meilleurs artistes quand il leur suffirait de prendre quelques leçons dans la Province pour devenir des Raphaëls, des Léonards ou des Rembrandts.

Ces comparaisons hyperboliques, jetées, de-ci de-là, d'une plume désinvolte ou... ignorante, n'ont qu'un léger inconvénient: celui d'abaisser encore, si c'est possible, le goût public, qui ne brille pourtant pas par son discernement. Par contre, la lecture de ces élucubrations inspire un vif sentiment de l'innanité des choses d'ici-bas, à moins qu'elle ne force le rire des mauvais esprits. Mais ce qui domine, c'est une impression de tristesse devant des efforts qui pourraient être mieux employés ailleurs. Le travail, quand ce ne serait que celui du classement, est à reprendre depuis le début, surtout en ce qui concerne le domaine artistique. Erreurs de date, orthographe vicieuse des noms, attributions d'une burlesque fantaisie, comparaisons abracadabrantes, foisonnent et se répètent de livre en livre, d'article en article, avec une belle continuité. Quelle admirable chose que la tradition!

Ce long préambule était nécessaire pour bien faire sentir le mérite et le courage de M. le notaire Gérard Morisset, qui vient de soutenir avec éclat, à l'École du Louvre, une thèse sur la *Peinture au Canada français*. Et, constatation qui causera du plaisir à ce supérieur de collège qui affirmait que les étudiants canadiens obtenaient partout à l'étranger les premières places, — il oubliait cependant de mentionner la très sensible différence d'âge qui existe ordinairement entre

nos compatriotes et leurs « concurrents » — M. Rouhès a déclaré que M. Morisset présentait la meilleure thèse qu'il ait eu à juger en sept ans de professorat et M. Hau-lecœur disait à son tour que le mémoire était l'un des meilleurs qu'il eût lus depuis quatorze ans. Ces compliments et un attaché honoraire aux Musées nationaux sont la récompense d'un travail soutenu de plus de quatre années.

Ses recherches, qui décèlent un esprit scientifique consciencieux et averti, ont amené notre auteur à faire des découvertes précieuses, non seulement pour l'histoire de l'art, mais aussi pour l'histoire tout court. Et si nous n'engageons pas les curieux d'art canadiens à se procurer immédiatement la *Peinture au Canada français*, c'est que le volume ne paraîtra pas avant plusieurs années. Car, en raison de la pénurie de travaux sérieux, il reste à l'auteur, si justement féru de précisions, à compléter son texte par de nombreuses vérifications et adjonctions. Comme l'on s'est trop longtemps contenté de se citer les uns les autres — selon une méthode ancestrale, — presque tout doit être mis au point; mais ce sera là montrer un esprit bien curieux, trop « critique ». Néanmoins, avant que ce passé de routine disparaisse, saisissons l'occasion de dire adieu aux ineffables exemples de cette excellente méthode qui se lèvent en foule dans notre mémoire; ou plutôt non, couvrons-les d'un vaste manteau — celui de l'oubli — qui, pour tout cacher, devrait jouir de l'étonnante propriété de s'étendre que possédait, si l'on en croit la légende, la tunique de Jésus enfant.

Les auditeurs de la soutenance de M. Morisset ont été frappés de la surprenante richesse de notre patrimoine pictural sous le Régime français. C'est le point que notre jeune historien a, le premier, mis parfaitement en valeur. Robert Harris, dans un article du tome IV de l'*Encyclopédie de Hopkins*, et, plus récemment, M. Antoine Roy, dans son livre sur les *Lettres, les sciences et les arts au Canada sous le Régime français* qui contient, entre autres bonnes choses, une précieuse bibliographie, semblent avoir entrevu le sujet, mais ils ne l'ont pas traité à fond. Mentionnons aussi, en passant, les chapitres fort incomplets et très souvent

inexactes de M. Louis Gillet dans l'*Histoire de l'art d'André Michel* et de M. Louis Réau dans son ouvrage sur l'*Histoire de l'Expansion de l'art français*. Si l'on y ajoute de très utiles monographies paroissiales, quelques articles de revues et de journaux, de rares publications d'archives, l'on verra que l'on peut souscrire sans hésiter au dire de M. Morisset, que « les historiens de l'art canadien-français sont arrivés à des résultats indigents pour avoir tenté de faire une synthèse de l'art national sans en posséder les éléments ».

C'est cette synthèse qu'a réussie notre auteur, mais avec des lacunes (1), ainsi qu'il en convient lui-même et comme l'indique sa décision de ne pas publier son ouvrage avant d'avoir dressé un inventaire aussi complet que possible des œuvres d'art antérieures au XVIIIe siècle. Pour les périodes subséquentes, nous sommes un peu mieux renseignés, grâce à diverses publications, cependant bien fragmentaires et souvent sujettes à caution.

Le travail de M. Morisset couvre la période qui va du commencement de la Colonie à 1900. Dans un premier livre, l'auteur étudie les dessins des navigateurs, singulièrement ceux de Champlain, la peinture et le portrait, les œuvres destinées aux missions.

Les explorateurs, les missionnaires et les voyageurs étaient souvent des hommes de la Renaissance, des hommes complets, qui eurent, entre autres qualités, celle de pouvoir dessiner ce qu'ils voyaient, dessins et cartes qui furent gravés et insérés dans les ouvrages du temps. Champlain fit-il les dessins des gravures qui accompagnent les diverses éditions de ses *Voyages et Découvertes*? Il semble bien que si, puisque la Bibliothèque John Carter Brown, de Providence (Etats-Unis), conserve le récit manuscrit d'un voyage à la Guadeloupe et au Mexique, orné de soixante-deux dessins et gouaches dont le génial colonisateur réclame, en maints endroits, la paternité. Champlain eut un réel talent de dessinateur, et « si ses dessins ne sont pas toujours élégants ni justes, ils possèdent une qualité qui rachète ces insuffisances: ils sont spirituels ».

Dès le début de la Colonie, les églises et les chapelles furent décorées de tableaux et d'images importés, pour la plupart, de la Métropole. L'humble chapelle que les Récollets construisirent, en 1620, contenait quelques tableaux, de même que l'église postérieure des Jésuites. Malheureusement, presque tous ces ouvrages ont disparu pendant

le XVIIe siècle, s'il en reste quelques-uns à l'Hôtel-Dieu et aux Ursulines de Québec. Ajoutons que les missionnaires, comme les maisons religieuses, possédaient aussi des tableaux. Les inventaires notariés en font foi.

Sans parler des effigies fantaisistes, mais popularisées, de Cartier et de Champlain, d'autres aussi, créées de toutes pièces au XIXe siècle et dont l'histoire est bien amusante, il existe des portraits authentiques de divers personnages historiques et aussi de missionnaires, de bourgeois et de soldats qui furent peints au Canada. L'un d'eux, celui de la Mère Madeleine de Saint Joseph, serait même de la main de Marie de l'Incarnation.

C'est un chapitre plein d'intérêt que celui de la décoration des chapelles des missions indiennes. Cette imagerie devant être facilement accessible aux néophytes, les missionnaires commandèrent en France des tableaux qu'ils décollaient minutieusement.

Nous ne résistons pas au plaisir de transcrire l'effrayante description de l'Ame damnée que le Père Charles Garnier voulut faire peindre (nous respectons son orthographe): « Le desir que le parust grillée et noire dans les flammes qui lui montassent au dessus de la teste par derrière, et que tout le vuide de l'image fut rempli de flammes et même quelques flammes par devant par cy par là qui ne la couvrirent pas trop. Les yeux étincelants quelle eust la bouche ouverte co(m)m(e) une personne qui crie bien fort, quau fond de sa bouche parust quelques flammes; item qu'il en sorte du nez et des oreilles et des yeux, tout le visage refroigné. Les cheveux hérissés; les deux mains liées de fer brûlant, et les pieds aussi, et une autre chaîne de fer brûlant au milieu du corps: un dragon effroyable entortillé à l'entour de son corps qui la morde vers l'Oreille, mais que ce Dragon ait une écaille hennée, et non d'un bleu bleu co(m)m(e) je ay vu, deux démons puissants et effroyables à ses deux Costez qui la déchirent par le corps avec deux harpons de fer, et une autre en haut qui la veut enlever par les cheveux... » N'est-ce pas que ces « œuvres d'art » étaient propres à faire réfléchir les Sauvages et à leur inspirer une crainte salutaire de l'enfer? Heureux encore, quand ils ne menaçaient pas les missionnaires de leur « fendre la teste », dans leur croyance que ces images magiques et pleines de malédictions étaient la cause d'épidémies de toutes sortes.

Le livre suivant traite de la peinture religieuse et du portrait, qui furent toujours, on s'en doute, les genres les plus cultivés au Canada, et de l'œuvre du frère Luc à Québec. C'est un sujet que l'auteur connaît particulièrement bien puisqu'il a préparé, sur ce Récollet assez mal connu, mais qui eut une

grande influence sur le développement de la peinture canadienne, une thèse qu'il soutiendra prochainement à l'Université Laval.

Cette époque (1665-1700) voit la naissance, sinon d'une Ecole canadienne, — le mot serait trop fort, — du moins d'un important courant pictural. Malgré les fréquentes incendies qui ont détruit un grand nombre de peintures et de portraits, il en subsiste assez pour que nous puissions apprécier le talent de nos premiers artistes et le goût de leurs clients. Une autre cause de destruction s'est ajoutée à la précédente: c'est l'abominable pratique des repeints qui a rendu méconnaissables des centaines d'œuvres de valeur. Disons tout de suite que la malaisante engance des « restaurateurs » a exercé ses ravages jusqu'à l'époque contemporaine, qu'elle continue encore à l'heure actuelle et qu'elle continuera à sévir tant qu'il restera un ouvrage à détruire.

Au moment où s'édifie péniblement la vie politique et religieuse de la Colonie, François de Laval, le marquis de Tracy et Talon, le Grand Roi lui-même, songent à doter le pays d'objets de culte et de tableaux. Le premier évêque de Québec, qui avait le goût des arts, qualité qu'il partageait d'ailleurs avec toute la bonne société de son temps, joua un rôle important dans la formation artistique de notre peuple par ses commandes, par ses dons et surtout par la fondation, en 1668 (?), de l'Ecole des arts et métiers de Saint-Joachim.

Parmi les principales œuvres religieuses de l'époque, citons les ex-voto qui furent offerts à l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré par M. de Tracy et par Mlle de Bécancourt, fille du baron de Portneuf, celui que Talon donna à l'église de Québec — il est détruit — ainsi qu'une *Immaculée Conception* de l'Ecole française que Carter (2) a attribuée à Schidone (?) et qui a appartenu à l'Intendant (Musée de l'Université Laval). Notons la présence, à l'Hôtel-Dieu de Québec, de trois tableaux attribués avec vraisemblance à Le Brun, et d'excellents portraits: ceux de Talon, du Père Anselme de Sainte Marguerite, de la Mère Sainte Catherine de Saint Augustin, du Père Raguenau. Le Musée de l'Université Laval contient un magnifique portrait du fondateur du Séminaire de Québec peint probablement

par un disciple de Philippe de Champaigne. Quant aux artistes eux-mêmes, ils sont peu connus, car, sauf le frère Luc, tous gardaient un modeste anonymat qui ne sera percé que par l'étude attentive des minutes de notaires. C'est le cas de l'abbé Hugues Pommeroy, du Père Jean Pierron qui fit, pour terroriser ses catéchumènes iroquois, des images plus horribles encore que celles qu'avait commandées le Père Garnier, du Père Chauchetière et de plusieurs autres, sans mentionner les cartographes ni les sculpteurs qui se livrèrent occasionnellement à la peinture.

Claude François, en religion le frère Luc (Amiens, 1614-Paris, 1685), passa en Nouvelle-France, en 1670, et s'imposa aussitôt comme chef d'école. Il avait été élève de Simon Vouet — maître de Le Sueur, de Le Brun, de Mignard et de Le Nôtre, dont l'immense influence sur une grande partie de la peinture classique fut, jusqu'à ces derniers temps, méconnue à cause de la dispersion de ses œuvres — et avait vécu quelques années à Rome. Il dut y étudier l'art des peintres qui avaient formé Vouet: Véronèse, le Caravage, le Corrége, le Guerchin et le Valentin; cependant, son coloris se rapproche de celui du Baroque, tandis que sa composition imite celle de Raphaël et de Guido Reni.

Dès son retour à Paris (1639), il obtint du succès puisqu'on a pu dire de lui qu'il était « assez connu de toute la France pour un des plus habiles peintres de son temps ». Il semble même qu'il aurait travaillé avec Poussin pour Sublet de Noyers, surintendant des bâtiments du roi. Entré assez tard chez les Récollets (1644), il devint vite le peintre officiel de son Ordre, pour lequel il prodigua pendant une quarantaine d'années des tableaux d'une valeur assurément inégale mais dont quelques-uns sont très beaux, notamment ceux que possède le sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Si le pinceau du Récollet a enrichi notre patrimoine artistique, son importance pour notre histoire de l'art tient, pour une grande part, à l'influence que ses œuvres exercèrent indubitablement sur les élèves de l'Ecole des arts et métiers de Saint-Joachim et, plus tard, sur quelques autres artistes dont l'abbé Aide-Crépeux.

L'on voit que, si les peintres de cette époque n'ont pas donné de grandes œuvres, ils ont produit beaucoup et, notons-le, à l'exacte convenance des besoins et des aspirations de la jeune France.

Jules BAZIN

(A suivre)

Docteur Tancrède Asselin, chirurgien-dentiste, 806, avenue du Parc, près rue Laurier, à son bureau de 9 h. à 6 h. sur rendez-vous. Tél. 3037.